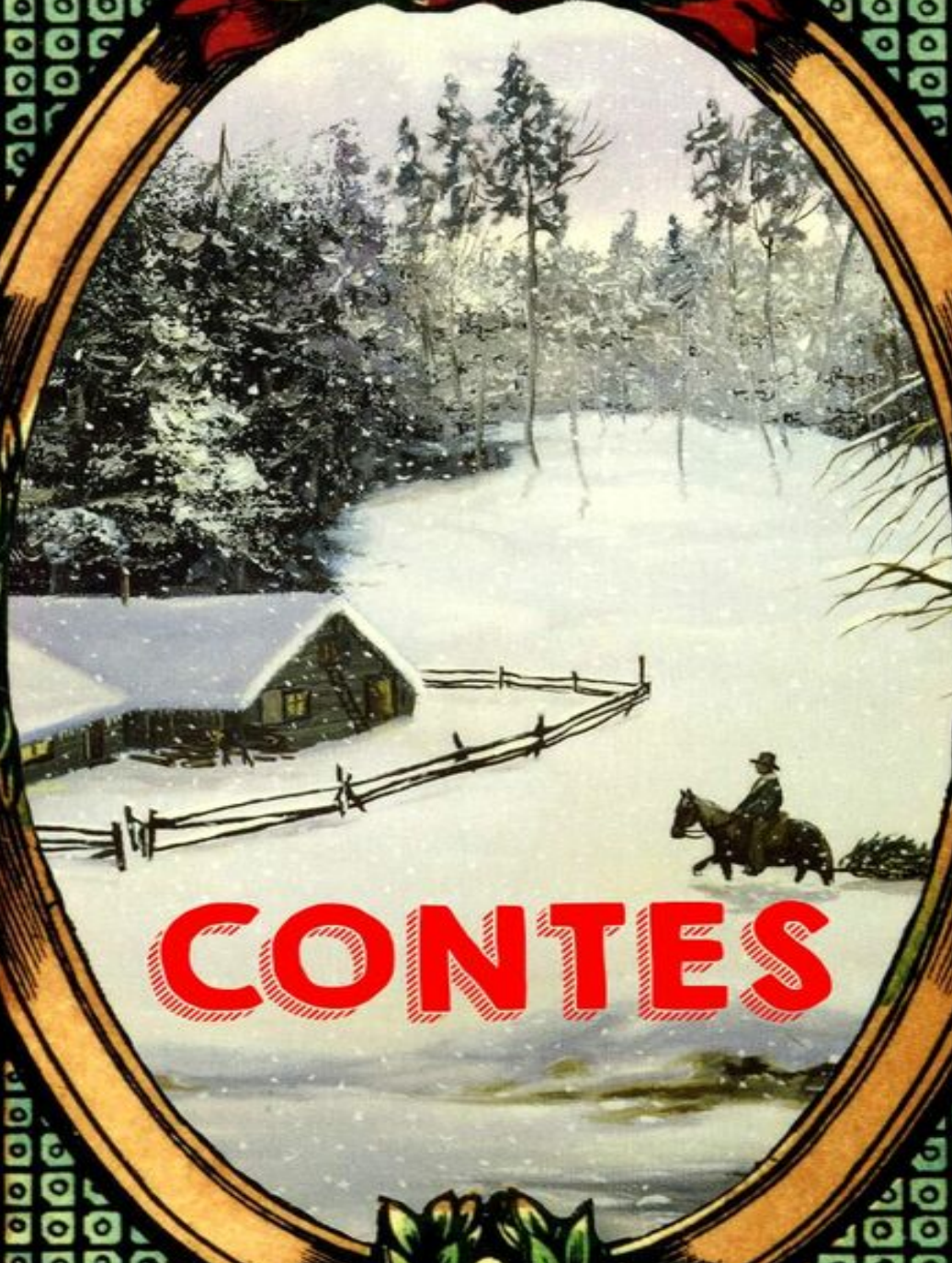


**Joseph
KESSEL**



CONTES

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Joseph Kessel



CONTES

Nouvelles

1928



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

NAKI LE KOUROUMA

Devant la succursale que la banque Bradford, de Chicago, avait installée à Kobe, se tenait une station de kouroumas^{1}.

Ils étaient une vingtaine. Les uns, assis entre les roues de leurs voiturettes, somnolaient, les yeux mi-clos, et l'on voyait sous les paupières baissées leurs prunelles luire comme des gouttes d'eau morte. D'autres, appuyés aux brancards et les reins déjà ployés pour la course, échangeaient des paroles gutturales.

Tous guettaient fiévreusement le signe du client qui leur donnerait les quelques sens nécessaires à l'achat du bol de riz et de la coupe de saké. De temps en temps, l'un d'entre eux, plus attentif ou plus rapide, se jetait au galop et, décrivant une courbe légère, s'arrêtait devant un gros Japonais vêtu de kimonos sobres ou devant un étranger qui, nonchalamment, montait dans la voiture.

Naki avait beau veiller, il n'arrivait point à se trouver parmi ces heureux. Pourtant ses jambes étaient encore fermes et il avait l'œil vif, mais déjà lui faisait défaut cette promptitude animale de la jeunesse qui, seule, permet de triompher. Son souffle se faisait plus court et il sentait parfois dans sa poitrine lasse une bête acharnée et sournoise qui l'étouffait.

À quoi songeaient-ils, ses camarades et lui ? Nul n'aurait pu – à moins d'être de leur sang – pénétrer sous ces fronts lisses, lire au fond de ces yeux sombres et brillants, deviner l'intention du sourire qui parfois ridait ces lèvres fines sans qu'un muscle de la face bougeât. Étaient-ils las de leur métier de bêtes de trait ? L'acceptaient-ils avec la sérénité du sage ? Ou, simplement, ne pensaient-ils à rien, engourdis par le soleil d'été qui tombait d'aplomb sur leurs crânes rasés ?

Tout à coup, ce fut comme un orage. Ils se ruèrent vers le perron de la banque, gesticulant, hurlant des syllabes heurtées et rauques.

Une jeune femme venait d'y apparaître et les cris de la meute s'adressaient à elle. Chacun des coureurs espérait, par une clameur plus stridente, mériter son attention.

Devant ces visages convulsés, ces prunelles brûlant d'une supplication forcenée, miss Evelyn Philipp eut un geste de dégoût. Car si elle méprisait avec une conviction ingénue toute peau qui n'était pas blanche, elle nourrissait une répulsion particulière pour les animaux à forme humaine qui traînaient les voyageurs à travers les villes japonaises.

Elle eut même la tentation de décevoir cette troupe hurlante et de ne prendre aucun des coureurs qui s'agitaient autour d'elle. Mais il était près de midi ; une chaleur humide glissait en nappes suffocantes du ciel presque blanc ; une poussière lourde et molle couvrait les rues. Les kouroumas étaient indispensables.

Paresseusement, elle les examina. Ils se ressemblaient tous, vêtus de courtes vestes bleu noir, de culottes très collantes. Leurs chaussures sans talons, en toile tressée, étaient fendues près du gros orteil, ce qui leur faisait à tous des pieds fourchus de démons.

Le regard indécis de miss Evelyn tomba sur Naki. Cependant que ses compagnons continuaient à vociférer, il s'était tu, car la bête cachée au creux de sa poitrine lui avait brusquement serré le cœur. Pour ce silence involontaire, l'Américaine le choisit, car il lui parut moins avide et bestial que les autres.

Elle marcha vers lui. Aussitôt les clameurs tombèrent net ; tous ces hommes, qui, une seconde avant, semblaient possédés, s'en retournèrent vers leur station, calmes soudain et impassibles.

Miss Evelyn s'installa dans la voiturette, ouvrit son ombrelle. Une tache brune dansa dans son beau corps, riche de chair musclée et généreuse dont on suivait le jeu sous la robe de toile blanche.

Naki, ses mains plates posées sur les brancards, attendait qu'elle indiquât l'adresse. Ce fut d'abord celle d'une boutique de soieries.

Le coureur s'ébranla. Son malaise s'était dissipé et la tête effacée entre les épaules, le dos tendu, il trottait à foulées larges, régulières et sûres. L'effort qu'il fournissait lui était si habituel qu'il ne le sentait même point ; seules, les rides qui s'enfonçaient davantage dans ses joues maigres le trahissaient.

Miss Evelyn regardait distraitement couler autour d'elle la vie de Kobe. Elle ne s'intéressait plus aux femmes serrées d'obis éclatants, ni au cliquetis menu des socques de bois sur le pavé, ni aux enfants attachés au dos de leurs mères, ni aux saluts cérémonieux décomposés dans les rues.

Elle avait déjà catalogué tout cela dans son esprit méthodique et, l'inventaire terminé, n'entendait point le recommencer chaque fois.

Lorsqu'elle sortit de la boutique, elle ordonna à Naki :

— Consulat d'Amérique.

Le kourouma reprit son élan. Les rues étroites, bordées d'échoppes, s'élargirent et miss Evelyn respira plus librement ; elle n'aimait point la vieille cité japonaise, ne se trouvait à l'aise que dans le quartier des délégations, bâti dans la ville haute, vers laquelle Naki se dirigeait.

Il allait bon train. On eût dit que sa voiturette le poussait, et la jeune fille, habituée au sport, considérait avec une certaine déférence cette machine humaine si bien entraînée dans son effort et ces mollets dont les muscles dessinaient des stries précises dans l'étoffe tendue qui les couvrait.

Pourtant, le pont de la voie ferrée franchi, l'allure diminua. La montée, très dure, commençait.

Miss Evelyn changea de posture, s'accouda confortablement. Naki rapprocha davantage les épaules et bomba les reins pour attaquer la côte.

Il connaissait bien la rude pente qu'il gravissait joyeusement dans sa jeunesse. Mais ce jour-là, dès les premiers pas, il sentit avec accablement la charge de sa voiturette et l'étrangère lui parut plus lourde qu'un très gros marchand. Les brancards tiraient sur ses mains ; tout son corps était comme happé en arrière. Il ne voulut point s'avouer cette déchéance. Raidissant les jarrets, crispant son torse, il continua à trotter. Mais il y eut un choc dans sa poitrine, le souffle lui manqua et cette douleur familière qui lui donnait une trouble angoisse le poignit de nouveau à la place habituelle, près du cœur.

Pourtant, l'idée de s'arrêter ne lui vint point. Simplement il se mit au pas.

Miss Evelyn fit un geste de contrariété. La manière d'estime qu'elle avait conçue pour le kourouma s'évanouit. Puisqu'il était même incapable de gravir rapidement la côte, vraiment cet homme-cheval était dénué de tout intérêt.

Le soleil à chaque instant frappait plus pesamment la terre. Ses rayons pénétraient à travers le corsage échancré de la jeune fille et coulaient en brûlantes traînées sur sa peau qui était nue sous la robe.

Elle cria :

— Plus vite.

Docilement, Naki reprit le trot. Mais la bête accrochée à sa chair s'était réveillée complètement et jamais elle n'avait été si cruelle. Et la pente devenait sans cesse plus raide, l'étrangère plus lourde...

Alors, Naki tourna la tête vers elle. Des gouttes épaisses perlaient sur sa peau jaune et il avait les traits tirés d'une telle fatigue que miss Evelyn comprit : le kourouma lui demandait de descendre et d'achever la côte à pied.

Mais elle ne pouvait admettre que ce Japonais de basse classe lui inspirât de la pitié. En outre, allait-elle, pour l'épargner, se couvrir de sueur, alors qu'elle venait de prendre son bain froid il y avait une heure à peine ?

— En avant ! répondit-elle.

Et Naki, ramassant toute sa vigueur, s'élança, voulut, d'un élan, arriver au sommet de la côte.

Les premières foulées furent puissantes ; puis il vacilla.

Miss Evelyn poussa un léger cri. La voiturette se renversait ; son poids triomphait des bras devenus débiles et les brancards échappaient invinciblement aux doigts du kourouma.

La jeune fille jeta un regard plein d'épouvante derrière elle. Nue et frappée de lumière, la pente dévalait. Si le coureur tombait, le véhicule allait bondir sans guide ni frein et l'écraser dans une course folle.

Comme elle chérit, en cet instant, son corps magnifique, comme elle détesta le Japonais dont la force épuisée allait le détruire !

Cependant, les genoux de Naki fléchissaient ; un râle sourd labourait sa gorge ; ses mains desserraient leur étreinte. La voiturette penchait de plus en plus, et déjà l'Américaine la sentait s'animer de cette force terrible que prennent les choses lorsqu'elles sont victorieuses.

L'équilibre suprême dont sa vie dépendait allait se rompre.

Soudain, Naki se redressa à demi ; d'un mouvement désespéré, il fit voler sa voiture et dans un dernier sursaut de volonté s'étendit contre les roues qu'il bloqua de son corps.

Puis sa grosse tête s'imprima, inerte, dans la poussière.

Très pâle, miss Evelyn sauta sur le sol. Et devant le cadavre du kourouma elle eut enfin l'impression vague d'être devant un homme.

LE BEAU MASQUE

Il y avait fête à l'Opéra. Dépouillée de ses fauteuils, pleine de cris, de musique et d'appels, la salle prolongeait la scène et les trous béants des loges regardaient ce vaste tréteau où une foule costumée pourchassait le plaisir sous le jeu des lumières bleues et vertes.

Marceline s'était fait conduire au bal par un vieil ami qu'elle avait aussitôt – et consciencieusement – perdu. D'un naturel facile, il s'était d'ailleurs prêté de fort bonne grâce à cet abandon.

Ainsi, la jeune femme, d'assez bonne heure, se trouva-t-elle seule au milieu du mouvement bigarré, libre de guetter l'aventure. Son loup laissait voir sa bouche qu'elle avait assez grande et fine. Elle portait un costume Louis XV italien qui était d'un vieux rosé délicat et dont la jupe longue et ample donnait à la démarche une légèreté paresseuse, ailée. Un tricorne noir, galonné d'argent, couvrait ses cheveux d'un roux vénitien. Elle avait composé son costume avec soin, – les regards des hommes lui firent comprendre qu'elle n'avait pas réfléchi en vain.

Elle se promena par le couloir avec une nonchalance feinte que démentait l'éclat aigu de ses yeux. Derrière le loup, ils semblaient deux étincelles tremblantes. Un mousquetaire l'aborda, mais la pompe de son costume était modeste auprès de la fatuité de ses propos. Puis un Jocrisse enluminé vint lui débiter quelques grasses plaisanteries.

La jeune femme, qui rêvait d'une rencontre plus raffinée, regretta presque d'avoir quitté son vieil ami, aimable et discret. Elle ouvrit la porte d'une loge qui paraissait vide pour se reposer un peu. Il y faisait obscur, frais.

Comme elle entra, un homme caché dans un coin se leva et dit :

— Soyez la bienvenue dans ma solitude, madame.

Elle tressaillit légèrement, mais la voix était bien frappée et caressante. Marceline examina son compagnon imprévu.

Il était de taille assez haute, de corps jeune, se tenait très droit. Un ruban rouge luisait au revers du smoking. Mais le masque faillit épouvanter la jeune femme, tellement par son expression simple et humaine, il ressemblait à un visage vivant. C'était un vieux masque japonais qui avait dû servir pour jouer la souffrance aux acteurs des siècles révolus. Il avait la chaude pâleur d'un ivoire ancien ; ses lèvres affaissées légèrement, le nez à peine pincé et deux dépressions creusées près des sourcils très longs, très minces, lui suffisaient pour feindre une douleur inépuisable et hallucinante.

— Vous m'avez fait peur dit la jeune femme. Je ne croyais trouver personne.

— Cet amour de la retraite est surprenant ici et avec la robe que vous portez. Permettez-moi d'en profiter quelques minutes au moins.

Il s'assit auprès d'elle. Sa conversation était agréable et bénéficiait dans l'esprit de Marceline des fadaises qu'elle avait entendues. Mais il semblait à la jeune femme que, derrière cette amabilité prévenante et spirituelle, il y avait de la réserve, même de la froideur. Comme elle trouvait à son compagnon un charme très vif et qu'elle croyait avoir découvert dans cette loge l'aventure pour laquelle elle s'était longuement préparée, Marceline déploya la stratégie de sa séduction. Elle sut mettre en ses regards le feu tendre, en ses attitudes l'abandon réticent qu'il convient.

Elle fit tant que son interlocuteur, après quelque hésitation, lui demanda de souper.

Dans l'automobile qui les emportait vers le restaurant de nuit, il enveloppa Marceline de son bras robuste et la tint serrée étroitement, sans dire un mot. Ce silence provoqua chez la jeune femme, sans qu'elle sût pourquoi, une trouble inquiétude.

L'éclat du cabinet particulier dissipa sa gêne et ranima la gaieté de son compagnon.

Il remplit les coupes et, levant la sienne, s'écria :

— Buvons avant tout au mystère, au mystère des visages comme à celui des cœurs.

Elle but et regarda, en riant, comme il versait goutte à goutte le liquide doré dans les lèvres entr'ouvertes de la face douloureuse et durcie qu'il portait.

— Vous avez un masque étrange, dit-elle.

— N'est-ce pas !

Il eut un éclat de rire qui fit frémir la jeune femme. Il reprit :

— Buvons maintenant à l'artisan inconnu et magnifique dont il est l'ouvrage.

Mais soudain le sourire atroce du masque fut insupportable à Marceline. Dans l'intimité du cabinet, sa souffrance avait quelque chose de trop cruel. Elle pria :

— Enlevez-le. Il me fait peur.

Le jeune homme répondit, la voix changée :

— Pourquoi donc ? Nous avons bu au mystère et cette nuit est sa nuit.

— Je n'en veux plus et vous donne l'exemple.

D'un geste léger, elle fit sauter son loup, son visage apparut, plein de hardiesse, sous le tricorné aux bords d'argent. Comme il ne l'imitait point, elle dit, feignant de se fâcher :

— Puisque vous ne voulez pas m'obéir, je vous y forcerai.

Elle tendit les mains vers le masque, mais le jeune homme les arrêta brutalement, se pencha vers Marceline, qui sentit un baiser glacial sur ses lèvres, puis, comme fou, s'élança dehors.

Sur les boulevards, les promeneurs tardifs purent voir cette nuit-là errer un jeune homme dont le visage – bouche sans lèvres, nez sans narines, front sans sourcils – n'était qu'une vaste plaie couverte de cicatrices et de coutures et qui tenait entre ses doigts tordus un vieux masque japonais portant toute la douleur humaine en son rictus.

CONFESSIONS D'HAWAI

Sa gorge brûlait comme de la chair à vif. Elle demanda encore un verre d'eau limpide à son mari. Allan frémit au son de cette voix exténuée.

Elle était étendue près de la baie largement ouverte. Des souffles chargés de tous les baumes que nourrit une terre odorante et heureuse emplissaient le bungalow de leur haleine. Ils apportaient la senteur amère des aloès géants, les effluves suris des bananiers et l'arôme sauvage de la mer. Le soleil naissait à peine au-dessus de l'île. Une écume rosée adoucissait encore le bleu violent des vagues où courait parfois, comme une vipère d'or, un rayon plus vif.

— Écoutez, murmura la jeune femme.

Tout près ou très loin – on ne pouvait savoir – chantaient des accords à peine distincts d'instruments antiques et de jeunes voix.

— Les guitares hawaïennes, Édith, répondit Allan. Vous gênent-elles ? J'enverrai le boy chasser les chanteurs.

— Non, je vous en prie, laissez-les ! Ils me font du bien.

Épuisée par l'élan qu'elle avait mis dans sa prière, Édith pencha légèrement sa tête sur le côté. Ses bras, qu'elle avait tenus repliés sur la poitrine, se détendirent avec mollesse. Après cette nuit impitoyable, où tout son corps n'avait été que brisure et que feu, elle goûtait avec volupté l'éclat atténué de l'aurore.

Sous les paupières à demi closes, son regard errait sur le parc immense que les palmiers orgueilleux veillaient comme des sentinelles et tendu des fleurs les plus rares. Plus loin, dans les rizières, des hommes bruns se penchaient déjà vers les canaux...

Et le cœur de la jeune femme, qui travaillait avec peine, battit plus lourdement encore.

Tout cela, les arbres magnifiques, les parterres, les champs pleins de richesse, de fécondité, de lumière – tout cela était l'œuvre et le domaine d'Allan. Rien qui ne fût à lui, jusqu'aux récifs couleur de corail, sur lesquels venait se briser, avec

une rauque douceur, le flot du Pacifique, rien qui ne portât la marque de sa force et de sa volonté.

Que de fois, appuyée au rebord de la baie lumineuse, Édith avait senti, à ce spectacle, un vague effroi la pénétrer ! Quel isolement était le sien, au milieu de ces terres âpres et généreuses, dont son mari était le maître unique et sur lesquelles se courbaient des hommes barbares aux yeux étincelants !

Le bungalow était comme cerné par un mystérieux royaume dont Allan détenait seul la langue et la dure loi et où, sans lui, elle n'était rien.

Lentement, avec une crainte sourde, elle le regarda. Il était assis près d'elle, la tête inclinée. Édith n'apercevait que ses rudes cheveux gris, sa nuque très nette et très hâlée. Mais tout en lui était construit avec tant de précision et de primitif équilibre qu'elle crut avoir vu son visage : front carré, nez de vautour, bouche ferme et dure, menton aigu.

Comment avait-elle pu aimer cette figure d'oiseau de proie ? Comment s'était-elle laissée emporter de San Francisco par ce rapace, jusqu'à la plantation de Honolulu qu'il chérissait d'une exclusive tendresse ?

Elle ne put continuer sa rêverie ; une flamme venait de s'allumer dans son flanc gauche et gagnait tout son torse. De ses lèvres un gémissement s'échappa.

Allan releva le front et leurs yeux se croisèrent. Ceux de la jeune femme étaient, malgré la souffrance, d'un gris chaud ; ceux de l'homme, vert amande, avec des pupilles minces et d'un éclat aigu.

— Que puis-je pour vous, chérie ? dit-il à voix basse.

— Le médecin va-t-il enfin venir ?

— La ville est loin et Tcheng n'est parti le chercher qu'à l'aube.

Il parut à la jeune femme qu'une étrange lueur de triomphe passait dans les yeux de son mari. La peur qui l'effleurait souvent devant ce masque dur la fit trembler, plus forte et plus pénétrante que la fièvre même.

Comme s'il avait deviné cette angoisse, il posa ses longs doigts rugueux sur le front d'Édith, le caressa. Raidie d'abord à ce contact, elle se tranquillisa peu à peu. Ses craintes étaient vaines. Allan l'aimait. Rudement sans doute, et maladroitement, mais d'un feu violent et profond. Elle l'avait toujours vu attentif à ses désirs, tremblant de joie dans ses étreintes. Cette nuit même, ne l'avait-il pas

veillée avec un soin patient et tendre ? Pourquoi le redouter alors qu'il lui appartenait et que c'était elle qui pouvait, d'une révélation, ravager sa vie ?

La faiblesse qui amollissait son jeune corps détendait sa répugnance pour Allan, attendrissait son âme. Un remords s'éveilla en elle, aussitôt chassé, mais qui lui donna le désir de contempler avec plus d'indulgence le visage qu'elle n'aimait plus.

Elle tourna franchement la tête vers lui, qui n'avait pas prévu ce mouvement rapide, et poussa un faible cri.

Car, sur ces traits à l'ordinaire rigides, elle venait de lire une si profonde détresse et une tendresse si désolée qu'elle eut une certitude terrible : la mort était là, dans cette chambre spacieuse, aux meubles légers, et son mari avait entendu son pas.

Voyant qu'elle avait compris, Allan, sans un mot, détourna les yeux.

Des peaux humaines, belles comme du bronze, luisaient au loin sous le soleil plus dur. La brise portait des parfums plus riches et plus troubles, et le Pacifique n'était qu'un ardent saphir.

Jamais une plus affreuse solitude n'avait environné Édith qu'à cette heure fatale. Elle eut besoin de se serrer contre le seul homme qui, malgré tout, lui fût proche. Mais, pour que cette communion suprême fût douce et secourable, il lui fallait tout dire :

— Allan, murmura-t-elle d'une voix qui déjà râlait, je ne veux pas emporter un secret trop grave sans avoir votre pardon.

Elle s'arrêta, reprit son souffle et continua :

— Je ne vous ai pas été fidèle... Voici trois jours est parti ce grand vaisseau de guerre anglais. Il y avait sur lui... un enseigne...

A bout de forces, elle se tut. Allan la contempla, défaite, puis, d'une voix égale, il dit :

— Moi aussi, j'ai besoin de pardon, Édith. Je savais tout. C'est pourquoi je vous ai versé, hier, le poison des hommes d'Hawaï.

UNE INSOMNIE

Elle dormait, le corps légèrement ployé et comme tendu encore vers lui. La tête aux cheveux dénoués reposait sur son bras ; la nuque, tendre, moite, s'infléchissait tout près de son épaule. La fenêtre était largement ouverte sur la campagne où la nuit d'été mêlait dans un creuset voluptueux des parfums, des chansons et des plaintes douces.

Fermant les yeux pour mieux goûter la suavité de son repos, le jeune homme pensa que les champs devaient avoir une fraîcheur palpitante, que la rivière proche traînait les écailles d'or du clair de lune, que la terre retentissait du roulement cadencé des charrois sur les routes, de la mélodie acérée des grillons et par-dessus tout de ce frémissement continu que verse la nuit aux étendues obscures.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent dans une aspiration passionnée de la vie fluide et profonde qui coulait à travers la chambre ; sa poitrine se souleva pour faire place à plus de bonheur encore.

Cela lui fit sentir la tête légère que son bras soutenait et la présence de la jeune femme qu'il avait oubliée en sa rêverie lui fut plus chère. Il tâcha de discerner les traits de son visage, mais l'ombre le couvrait d'une résille opaque et donnait à sa beauté la magnificence d'un secret.

Elle reposait immobile et il sembla au jeune homme que sa respiration subtile, le faible arôme qui montait de ses cheveux, la ligne claire que faisait son corps nu, entraient dans le dessin et l'harmonie nocturnes, n'en étaient qu'une essence plus raffinée et vivante. Il se sentit tout imprégné d'amour et se penchant sur le front qui pâlisait doucement dans l'obscurité, l'embrassa.

Mais ce mouvement avait un peu troublé son bien-être et lorsque sa tête retomba sur l'oreiller il ne put retrouver la pose appropriée à la félicité physique qu'il venait de connaître. Son bras, immobilisé par la charge charmante, rendait la recherche difficile.

Il sourit avec attendrissement à la pensée que cette gêne légère procurait à la dormeuse son repos enfantin.

Il caressa lentement l'épaule ronde, le bras fin et charnu, cherchant dans ce geste un renouveau de volupté tranquille, mais un malaise gâtait la pureté de son bonheur. Cela venait d'une torsion à la nuque que provoquait la fixité de son bras. Il tâcha de se dégager. La tête de la jeune femme se fit plus lourde ; il comprit, qu'à insister, il l'éveillerait. Une contrariété lui crispa la bouche, si faible qu'il ne s'en aperçut même pas et voulut reprendre le cours aimable de ses rêveries.

Cependant, la conscience qu'il avait prise de sa gêne ne laissait plus son esprit en repos. Malgré qu'il en eût, sa pensée y revenait sans cesse, si bien que, peu à peu, au lieu de la joie qu'il attendait, un énervement tenace l'emplit d'une vibration contenue. Sa main libre froissait le drap, et il remuait la tête sans parvenir à lui trouver une place qui calmât son irritation.

Comme des pointes aiguës couraient le long de son bras, il tenta de le délivrer une fois encore mais en vain. Il ressentit alors une lassitude brusque et maussade. Tout son plaisir s'était fondu en amer ennui.

Il songea que son commerce avec la jeune femme n'avait point tout le charme qu'il en avait espéré. Il se rappela les prudences excessives et les exigences qu'elle montrait et qui ne comptaient ni avec ses plaisirs ni avec ses obligations à lui.

Fatigué de remuer ces considérations sans gaieté il résolut de dormir, mais le sommeil ne vint pas et la charge qu'il supportait se faisait plus lourde, chaque minute devenait plus pénible.

Le temps coulait, les yeux du jeune homme brûlaient d'insomnie, son coude était si raide et si douloureux qu'il lui semblait ne devoir jamais reprendre son jeu naturel. Et sans qu'il les contrôlât, des pensées vagues et ternes traînèrent dans son esprit ainsi que de pesantes voitures rampant le long d'une route défoncée au crépuscule : le plaisir était chose vaine, aussitôt goûtée, déjà viciée. Les femmes, avec leurs gaietés inopportunes et leurs tristesses superficielles, ne tenaient jamais les promesses de leurs regards. La volupté même qu'elles donnaient devait être toute passagère ; poursuivie, elle donnait un goût de corruption et de mort.

Et, comme son épaule était à la torture, tout cela fut résumé en une obsession fiévreuse et précise.

— Elle ne se réveillera donc jamais !

Cependant, l'ombre prenait des tons de lait et de nacre, l'aube approchait. Il la sentit au frisson plus frais qui passait dans la chambre. Il ramena le drap sur la jeune femme d'un mouvement brusque d'où toute tendresse avait disparu, comme s'il accomplissait machinalement quelque devoir.

Le jeune homme sentait son bras se détacher, se désarticuler, vivre d'une vie indépendante, à laquelle il n'était relié que par la douleur.

Elle, dormait toujours.

Par le jeu déformant des heures sans sommeil, la jeune femme lui paraissait un monstrueux fardeau, dont il devait, coûte que coûte, se débarrasser aussitôt le jour venu. Et il écoutait la respiration dont la régularité l'exaspérait avec une rage où il entraînait une mauvaise ivresse à souffrir et de la cruauté.

Peu à peu une brume rosée parut aux vitres et les premières flèches du soleil, dont l'or est tremblant, tombèrent sur l'oreiller. La jeune femme ouvrit faiblement la bouche, ses cils palpitèrent et elle murmura d'une voix ravie :

— Oh, que j'ai bien dormi.

Dans le regard de son amant, elle ne sut point lire la haine qu'il lui vouait.

LE BARBIER DE L'EMPEREUR

Tsé-Kiang était un grand empereur. Il régnait sur la Chine entière.

Les harmonies, les parfums, les temples éclatants et les temples sombres, les yeux langoureux des femmes, le troupeau de ses sujets, riches, misérables ou lettrés, disaient dans la lumière et dans l'ombre douce la louange du Seigneur. Chaque jour, le maître des festins renouvelait pour lui les trois cents plats qui figuraient à sa table, les musiciens délicats inventaient des chansons que son oreille divine n'avait jamais entendues et ses femmes préférées étudiaient, dans les livres secrets du désir, les voluptés les plus tenaces.

Mais depuis son enfance, Tsé-Kiang avait connu ces plaisirs. Il s'en lassa. Les mélodies imprévues lui semblaient des bourdonnements fades, les plats les plus ouvragés des mets insipides et lorsqu'il pensait à son lit d'or qu'embrasait la gueule pourpre des dragons familiers, il lui apparaissait comme un lieu de fatigue sans délices.

Il entreprit de vastes guerres. Il rasa des murs et saccagea des villes. Les flammes en montaient comme de gigantesques fleurs, mais elles étaient trop faibles pour dévorer son ennui.

Il se fit lire les œuvres des sages. Il y trouva beaucoup de conseils et peu d'agrément.

Et des images funèbres le visitèrent. Lentement, le désir de la mort vint à Tsé-Kiang, mais il n'avait pas le courage d'y goûter lui-même.

Chaque matin, alors que le soleil frappait obliquement les toits retroussés de la ville interdite et semblait en faire monter la poussière d'or qui voletait dans les rues, les eunuques et chambellans introduisaient dans la chambre auguste Lang-Fou, le barbier de l'empereur. C'était un vieil homme aux yeux doux et fanés. Ses mouvements avaient une sûreté minutieuse. Il courbait son front jusqu'à terre et sa natte grise effleurait les pieds de Tsé-Kiang. Puis il se tournait vers un aide qui portait les rasoirs consacrés et suppliait l'empereur de désigner celui qui toucherait sa face auguste.

Il y en avait dont la poignée était en ambre roux, en nacre écumeuse, en jade profond, tel une vague glauque, et d'autres poudrés de turquoises, couverts de rubis comme d'une rouille ardente, entaillés de meurtrissures d'or. Il y en avait un aussi qui s'incrustait simplement dans un morceau de bois noir et, tandis que les rasoirs précieux semblaient des jouets magnifiques, celui-là était menaçant et fier comme une belle arme.

Jamais les yeux las de l'empereur n'avaient prêté attention à ce rasoir nu ; il le choisit un jour où la vie lui paraissait vile et flagorneuse comme un chien de palais. Et tandis que la lame ferme et hardie frôlait à peine ses joues, Tsé-Kiang pensa qu'il suffisait d'un geste du barbier pour le délivrer de sa vie misérable.

Il chassa les chambellans, les eunuques, les aides et, resté seul avec Lang-Fou, lui dit :

— Barbier, j'ai décidé de mourir et je t'ai choisi pour cela.

Lang-Fou était tombé à genoux et l'empereur ajouta, avec une nonchalance plus impérieuse qu'un ordre :

— Avant que la nouvelle lune se montre, le jour que tu voudras, sans me prévenir, tu trancheras ma gorge.

Le vieillard tremblait de la nuque aux orteils. Il ouvrit la bouche pour une protestation, mais, sous le regard implacable de Tsé-Kiang, il écrasa son front contre le plancher et murmura :

— Le désir du Fils du Ciel sera satisfait.

Puis il essuya lentement son rasoir dont le fil resplendit, trempé de lumière et sortit à reculons, les yeux impassibles.

Une satisfaction sereine emplissait Tsé-Kiang. Il était si habitué à trouver partout soumission qu'il ne doutait point de la fidélité du vieux serviteur à suivre son ordre. Le destin de l'empereur était, dès maintenant, inscrit au livre des Heures. Le soleil lui parut soudain plus éclatant et il se mit à suivre avec amour ses jeux divins sur l'or et les pierreries répandus en sa chambre. Et la journée coula, mélodieuse, facile.

Le lendemain, comme à l'accoutumée, Lang Fou vint le raser. Tsé-Kiang était sûr que le barbier n'exécuterait point sur-le-champ sa mission. Pourtant il suivit les mouvements de sa main avec une sollicitude qu'il tâchait de réprimer. Durant

une semaine, la cérémonie qui prenait pour l'empereur un sens funéraire se renouvela paisiblement.

Mais, à mesure que les jours fuyaient, Tsé-Kiang sentait se glacer davantage, chaque matin, le souffle de la mort qui le guettait. Il cherchait à lire sur la figure du vieillard sa destinée. Mais ses traits étaient immobiles, ses prunelles vides.

Et les choses devinrent très chères à l'empereur, les hommes très amis, les sourires féminins très douloureux.

Une immense tendresse le pénétrait tout entier et, parfois, il se surprenait à soupirer languissamment. Il n'aimait plus voir l'ombre tuer peu à peu la lumière et faire de sa ville un abîme profond et sonore sur lequel pleurait la lune. Les heures étaient embaumées comme des fruits magnifiques, lourdes d'inexprimable douceur.

Mais lui, dès que l'aube faisait luire vaguement les yeux frigidés des dragons écarlates, il sentait une main avide posée sur sa poitrine. Alors il éveillait sa compagne de nuit endormie tout près, mais elle ne parvenait point à chasser l'angoisse. L'oreille tendue et le cœur oppressé, l'empereur attendait la venue du barbier.

Un matin, Lang-Fou pesa légèrement sur la gorge de Tsé-Kiang et sembla vouloir enfoncer la lame. L'empereur, raidi, faillit crier : « Arrête ! »

Déjà le rasoir glissait dans sa course rapide, légère.

Mais la sensation de cette minute ne quitta plus Tsé-Kiang. Quand le barbier se retira, balayant le sol de sa natte, l'empereur eut un soupir de délivrance. La vie lui parut ardente comme un chant de guerre et suave comme une plainte du vent sur un lac semé de lotus. Il aspira l'air avec superbe, se dressa plus triomphant qu'après une victoire. Et il ne voulut plus mourir.

Alors, pour épargner à sa personne divine l'affront d'un contre-ordre, il fit décapiter Lang-Fou, le fidèle barbier.

UNE PARTIE DE BRIDGE

Harry Blinder était un garçon à qui les dollars de son oncle, le millionnaire, permettaient beaucoup de fantaisies. Mais il en profitait sainement, car les muscles chez lui dominaient la pensée, mère, on le sait, de tous les vices.

Il avait un canot automobile, une voiture énorme et grondante, un avion. Il avait, en outre, quatre amis : Fred Morton, James Irving, Rudge Williams et Georges Dunbar. La vie lui paraissait un jeu aimable où il excellait en leur compagnie.

Un jour d'hiver, il leur fit une surprise.

— Nous partons, dit-il, tuer de l'ours gris dans les Rocheuses. Mon oncle vient de m'installer là-bas une chasse : forêts profondes, gibier dangereux, pavillon avec salle de bains. Le vieux garçon sait vivre.

— Nous allons acheter des carabines neuves, répondirent, d'une seule voix, Fred, James, Rudge et Georges.

Ils revenaient d'une battue malheureuse.

Le vent râpeux leur écorchait le visage et grondait à travers les mélèzes comme dans un tuyau d'orgue. Les bottes étaient lourdes dans la neige. Des corbeaux croassaient sous un ciel fade.

Parmi ces garçons qui, pour la coupe du visage et des épaules, pour la couleur des cheveux et du regard, semblaient s'habiller chez le même tailleur sans fantaisie, James Irving était le seul à posséder une manière de système nerveux. Tandis que les autres fumaient en silence de courtes pipes, il observa :

— Damnée chasse, Harry. Votre oncle s'est moqué de vous.

— Oh, protesta paisiblement Brinder. Pourquoi croyez-vous cela du vieil homme ?

— Il ne veut pas que les grizzlies lui mangent son héritier.

Brinder, dans sa carcasse robuste et son âme candide, n'avait qu'une vanité : celle d'être invulnérable. Aussi répondit-il assez vivement à James qui connaissait d'ailleurs cette faiblesse :

— Le vieil homme sait que je ne crains ni les ours, ni rien, ni personne.

Irving, ses amis l'affirment, n'avait jamais été d'aussi méchante humeur que ce maudit jour-là. Il grommela quelques mots qui ressemblaient à : « damné vantard, je vous ferai peur, moi », mais trop indistinctement pour que Harry pût lui chercher querelle.

La nuit confondait déjà les silhouettes des arbres et donnait à la neige un ton boueux lorsqu'ils arrivèrent au pavillon.

Il était composé d'une seule pièce, mais de vaste dimension et d'écho sonore. Des divans couverts de rudes fourrures s'alignaient contre les murs. Ils accrochèrent leurs fusils au-dessus de chacun d'eux. Au milieu, une table était chargée de boîtes de conserve.

Brinder pressa sur un bouton et la lumière jaillit d'un globe d'albâtre qui tombait du plafond comme une boule de feu rosé.

— Well, s'écria Fred Morton, l'électricité dans le désert.

James Irving daigna sourire et le repas fut attaqué gaiement. Quand ils l'eurent achevé, Harry Brinder tira d'un coin une table de jeu, bâilla et dit :

— Réellement, je tombe de fatigue. Si vous voulez faire un bridge, sortez les cartes et les cigares. Pour moi, je dors.

Comme il jouait fort mal, on ne le retint point et il fut bientôt étendu entre ses draps.

Fred, James, Rudge et Georges, enveloppés de nuages de fumée, se penchèrent sur les cartes. À l'ordinaire, James Irving menait le jeu dont il aimait les finesses et les risques. Mais ce soir il était évidemment absorbé par une préoccupation étrangère. Ses yeux erraient à travers l'immense pièce comme à la recherche d'une indication secrète.

Une heure s'écoula. Le silence et les ténèbres cernaient le pavillon. La fatigue commençait à détendre les jeunes visages courbés sur la table et Irving semblait avoir abandonné ses étranges investigations. Mais le bruit d'un faible ronflement ranima soudain ses traits. Son regard se porta vers la couchette où dormait Brinder, puis glissa vers le lustre d'albâtre.

Avec un demi-sourire, Irving jeta ses cartes et fit signe à ses amis de se rapprocher.

— Voulez-vous faire une réelle farce à Harry ? demanda-t-il brusquement.

Impatients comme des collégiens, les jeunes gens approuvèrent.

— Eh bien, dit James, laissez-moi agir et obéissez.

Irving marcha doucement vers le divan de Brinder et, d'un coup de poignard, trancha le fil électrique qui reliait le lustre au commutateur placé à portée de la main de Harry.

L'ombre, aussitôt, submergea la pièce.

Irving reprit sa place à la table et commanda :

— Faites semblant de jouer et annoncez très haut.

Puis il cria lui-même :

— Deux carreaux.

Sans comprendre tout à fait, Rudge répondit d'une voix de stentor :

— Deux cœurs.

On entendit Brinder remuer faiblement.

— Je contre, clama Georges Dunbar.

— Je surcontre, glapit Fred Morton.

À ce moment, James Irving, qui épiait tous les mouvements du dormeur, chuchota :

— Reprenez le ton normal, il s'est réveillé.

Il ajouta de son diapason naturel :

— Vous surcontrez Fred ? Je crois que vous avez tort.

— Possible, fit Morton qui avait saisi la pensée d'Irving. Nous verrons bien.

Mais une voix s'éleva, encore toute molle et brouillée de sommeil, la voix de Brinder.

— Vous êtes fous, vieux camarades !

Sur un murmure de James, les joueurs ne répondirent pas. Seul, Irving déclara avec placidité :

— C'est une vraie chance pour vous, Rudge, d'avoir réussi cette impasse.

Harry Brinder s'était redressé à demi, comme l'indiqua un léger grincement du sommier. Il dit en riant :

— By Jove, vous avez un drôle de jeu dans cette nuit d'encre.

Avec un calme parfait, James Irving, sans même se retourner, répondit :

— Laissez-nous tranquilles, Harry, voyons. La partie est sérieuse. Nous sommes surcontrés.

Et Georges Dunbar, renchérissant :

— C'est un coup de cent dollars pour le moins.

— Et j'ai bien peur que nous ne le perdions, fit Morton.

Il y eut quelques secondes de silence. Une inquiétude à peine perceptible et dont il ne se rendit pas compte lui-même frémit dans la nouvelle question de Brinder.

— Vous vous moquez de moi, hein ?

Il n'obtint pas de réponse, mais Irving déclara triomphalement :

— Vous avez déjà perdu une levée, Rudge !

Harry se mit à rire de nouveau, mais cette fois son rire était un peu forcé.

— Allons, ce n'est pas sérieux, hein. Vous n'y voyez goutte.

— Je marque trois levées down, n'est-ce pas ? dit placidement Georges.

Brinder cria d'une voix aiguë que ne lui connaissaient pas ses amis.

— Damnés fous, dites-moi ce que vous faites ?

— Ecoutez, Harry, fit James Irving. Rendormez-vous ou venez voir la partie, mais, pour l'amour du Christ, ne nous ennuyez pas avec vos plaisanteries.

Puis, sans changer de ton, il annonça :

— Trèfle.

— Oh, mais j'en ai assez, s'écria furieusement Brinder. J'allume.

Sa main frôla le mur, pressa sur le bouton. Les ténèbres enveloppaient toujours la salle, mais un cri unanime s'éleva de la salle de jeu.

— Vous êtes stupide, Harry. Pourquoi éteindre ?

Une sorte de sifflement angoissé passa dans la pièce immense.

— Mais alors... murmura Brinder avec épouvante.

— Alors vous êtes un damné rêveur, dit Irving. Voulez-vous bien rallumer ?

Machinalement, Harry obéit, appuya de nouveau sur le bouton électrique.

— À la bonne heure, dit Fred Morton gagné par le jeu, il fait clair de nouveau. Continuons.

— Mais je ne vois toujours rien, gémit Brinder.

— Quel obstiné blagueur vous faites, s'écria James Irving feignant l'irritation. Je ne vous ai jamais vu si insupportable, puis...

Il se tut, saisi par une vague inquiétude, car il entendit la main de Harry heurter fébrilement le mur, puis un bruit métallique. Que faisait-il ? Soudain, James comprit, voulut s'élancer, mais il était trop tard.

— Ah, je vais bien savoir si je suis aveugle, hurla Brinder avec une voix de fou.

En même temps, un éclair pourpre zébrait l'obscurité et le haut plafond répercutait le fracas d'une détonation. Une plainte déchirante s'y mêla, Irving sentit un jet visqueux et chaud lui éclabousser le visage.

— C'est vous, Fred ? cria Irving.

— Non... je crois qu'il a touché Rudge.

Une voix brisée leur répondit faiblement :

— Oui... la poitrine...

Ils se penchèrent vers le blessé, mais l'obscurité rendait vains tous leurs gestes. Brusquement, un joyeux murmure les fit frissonner.

C'était Harry. Que lui importaient ces cris, ces plaintes, puisqu'il avait vu le coup de feu, qu'il n'était plus aveugle ! Un sentiment de sécurité infinie remplaçait son atroce angoisse. Il répétait avec une écrasante béatitude :

— Damnés garçons, vous m'avez bien fait peur.

PLUS FORTE QUE LA MORT

L'ange funèbre qui surveille les hommes de ses yeux d'opale lisait par-dessus l'épaule du roi Salomon les proverbes que composait le Sage. Il en approuvait la pensée profonde lorsque, soudain, il tressaillit de courroux. Salomon venait de tracer sur le parchemin ce précepte :

— Une femme méchante est plus amère que la mort.

L'ange que bercent les lamentations des pleureuses ne pouvait admettre cette insulte. Il aurait frappé de rigidité éternelle l'insolente main qui l'écrivait, s'il n'avait su qu'elle était guidée par Jehovah. D'un coup silencieux de ses sombres ailes, il s'éleva jusqu'à Lui.

— Ô Dieu des Armées, s'écria-t-il, comment permets-tu à ton esclave Salomon de diminuer mon prestige par des mots insensés ? Tu sais pourtant qu'il n'est rien de plus terrible aux hommes que le souffle de ma bouche.

Comme toute parole inspirée par Jehovah est la seule qui soit vraie sous les cieux, le Dieu d'Israël sourit avec indulgence et dit :

— Écoute, mon fils insatiable. Je vais te changer en mortel et te choisir une épouse. Si tu la supportes trente années durant, j'effacerai la maxime du roi Salomon. Si tu demandes grâce, tu t'inclineras devant ma sagesse.

Le soir même, on vit arriver à Galaad un jeune homme d'une beauté fascinante. Ses cheveux, plus noirs que les nuits sans clarté, tombaient sur un cou plus blanc que le plumage des cygnes. Il avait des yeux d'opale, des mains brûlantes, une démarche si légère qu'il semblait voler. La richesse éclatait dans ses vêtements et ses bagues. C'était l'ange de la mort qui, sous le nom de Daniel, venait sur la terre pour son épreuve.

On le maria très vite. Selon l'usage, il ne connut sa femme que le jour des noces. En la voyant, il demeura ébloui. Elle était grande, souple, nonchalante. Sa bouche serrée luisait comme un fil de rubis. Une candide langueur dormait sur son front pur, en ses prunelles profondes. La ville entière célébrait sa douceur.

Daniel, aux premiers mois, crut avoir la partie facile contre Jehovah. Sa maison embaumait la myrrhe et le cinnamome. Des fleurs paraient les chambres et lorsqu'aux beaux soirs de Judée, le soleil jetait sur sa femme une robe subtile, Daniel se sentait pénétré d'une suave et joyeuse ivresse.

Mais bientôt rien ne put contenter Myrrah.

Les plus magnifiques présents lui semblaient sans valeur auprès de ceux que recevaient les autres femmes. Elle accusa son mari de laderie et de mauvais goût. De cette bouche divine, les mots les plus cruels sortaient. Elle accueillit les caresses de Daniel avec lassitude. Un jour vint où elle ne la cacha plus.

Et Daniel souffrit dans sa tendresse. Ce fut d'abord comme si une eau insidieuse creusait sa fermeté. Puis l'inquiétude brûlante s'empara de son âme. Il demandait à Myrrah :

— Ô délice de mon cœur, pourquoi te fâches-tu contre moi ?

Elle ne répondait rien à l'ordinaire, souriait avec mépris. Parfois elle criait :

— Tu as l'air d'une fille avec ton visage frêle, tes cheveux bouclés, ton menton sans barbe.

Je ne me suis pas mariée pour vivre avec une femme.

Et Daniel souffrit dans son orgueil.

Quand Myrrah lui apprit que Jehovah avait béni leur union d'un enfant qu'elle sentait tressaillir en ses flancs, il espéra que ses tourments allaient prendre fin. Mais c'est alors qu'elle devint intolérable.

Chaque geste de Daniel l'exaspérait. Les larmes, les glapissements, les injures emplissaient la maison. Il n'osait plus manger, sourire, respirer. S'il sortait, Myrrah gémissait, funèbre :

— Tu me laisseras mourir seule.

Et Daniel tremblait, car il savait combien l'ange aux ailes de deuil est prompt à répondre aux paroles imprudentes.

Ils eurent cependant un garçon qui grandit en beauté et en force. Mais cette source de joie elle-même, Myrrah s'ingéniait à la corrompre. Elle dressa l'enfant contre son père, lui apprit des mots cruels que les lèvres innocentes répétaient. Et Daniel, trop habitué à plier pour parler en maître, maudit la grâce et la ruse des femmes.

Myrrah vieillit très vite. Ses lèvres minces creusées en un sillon blême attiraient la courbe dure du nez. Ses joues fanées, sa voix sèche, laissèrent paraître crûment la petitesse et l'acrimonie qu'une fugitive beauté avait voilées ; le bandeau de l'amour tomba des yeux de Daniel en même temps qu'une jalousie démoniaque s'emparait de sa femme. Elle le poursuivait de soupçons, de reproches, de scènes. Il ne pouvait sortir sans elle et l'accueil qu'elle faisait à ses amis vida leur maison. Cependant la hargne de Myrrah ne désarmait point. Elle le haïssait pour la jeunesse qui demeurait sur son visage, pour son intelligence qu'elle ne comprenait pas. Il en vint à perdre le sommeil et à en être heureux, car c'étaient les seules heures qu'il passait dans le calme. Mais même alors, la respiration de sa femme le terrifiait, tellement elle était sifflante et pleine de menaces.

Et il comprit que la maxime de Salomon était vraie :

— Une méchante femme est plus amère que la mort.

Et il demanda grâce à Jehovah.

Cependant la tendresse qu'il avait pour son fils Élie lui dicta une dernière pensée terrestre.

Il lui confia son épreuve et lui dit :

— Je ne veux pas, toi qui fus la consolation de ces années maudites, te laisser désarmé dans la vie. Tu seras un grand médecin.

— Mais, comment ferai-je, Père, répondit l'enfant qui frissonnait.

— Tu n'as pas besoin de pâlir sur des grimoires. La faiblesse des hommes demande un devin plus qu'un guérisseur. Et il te suffira de leur annoncer sans erreur leur salut ou leur fin pour qu'ils te révèrent.

— Et comment ferai-je ? répéta Élie.

— Lorsqu'un homme doit mourir, je suis à son chevet, lorsqu'il doit guérir, à ses pieds. Invisible à tous, pour toi je ne le serai point. Ainsi tu seras infailible. Adieu et retiens ces paroles.

La tristesse imprégnait la cour du roi de Judée. Ce n'étaient que plaintes et soupirs. La fille du roi, Salomé, aux belles tresses, délirait, en proie à une fièvre inconnue. Les guérisseurs les plus illustres n'osaient se prononcer ni sur la nature du mal, ni sur sa gravité. Et le désespoir accablait le roi, dont Salomé était l'enfant unique.

Mais l'un des prêtres qui, dans le palais, priaient pour la princesse, lui dit :

— Ô roi, je vois que l'incertitude te rompt. Écoute, il y a dans la province de Galaad un homme dont le nom est Élie. Il est jeune, mais sa gloire sonne haut déjà dans le ciel. On dit que jamais il ne s'est trompé sur le sort d'un malade.

Quand, sur l'ordre du roi, Élie arriva de sa province lointaine, les guérisseurs du Palais étaient toujours perplexes et la princesse agonisait. Et le roi dit à Élie :

— Sauve-la et tu l'épouses. Sinon tu mourras au même instant qu'elle.

Ce fut la première fois que le jeune devin regretta le don que son père lui avait accordé. Il savait mieux que personne que tout est dans la main de Jehovah et que rien ne peut guérir un malade au chevet duquel veille l'Ange de la Mort. Aussi tremblait-il en pénétrant dans la chambre de la princesse.

Des médecins et des suivantes s'y tenaient en foule. Mais, malgré leur présence, le jeune homme aperçut, au-dessus de la tête de la moribonde et brandissant son glaive noir, l'ombre sinistre.

Or, le fils de l'Ange de la Mort comprit que sa dernière heure allait sonner. Il s'abandonnait au désespoir lorsqu'une idée suprême lui vint :

— Sortez tous, cria-t-il.

On obéit. Élie était en face de son père, et le corps qui les séparait était presque un cadavre.

Alors il cria :

— Ô mon Père, attention, Maman est là qui vient.

Et soudain, l'ombre tremble, vacille, fléchit, recule, recule, vient se placer au pied du lit.

L'Ange de la Mort avait eu peur.

La fille du Roi était sauvée. Et déjà elle souriait au jeune homme.

LA COLERE DE SEU-LAN-HI

Paresseusement, Seu-Lan-Hi suivait la colonne des Chinois qui piétinait dans la Svetlanskaya.

La grande rue de Vladivostok dormait encore sous la demi-brume matinale de décembre, et le babil guttural des coolies, fait de cris rauques plutôt que de paroles, n'arrivait pas à l'éveiller. Faces rongées d'ulcères et mouchetées de boue, sales et résignées, ils allaient vers la gare, laissant flotter leurs fourrures émiettées en lambeaux.

Un peu à l'écart, emmitouflé en sa robe-pelisse, marchait le chef, l'entrepreneur, Li-Yeng, qui tenait ses bras bien réunis pour que les manches ne fissent qu'un tuyau tiède où l'air ne pénétrât pas.

Seu-Lan-Hi, en regardant ces joues grasses comme une étoffe mal gonflée, aux plis mous, satisfaits, les babouches chaudes, la calotte étincelante, pensait que Li-Yeng était très heureux.

Il pensait aussi qu'il lui avait fallu une protection divine pour être devenu si riche, alors qu'ils étaient partis ensemble de Chine, tous deux misérables coolies, affolés de faim, espérant trouver à Vladivostok un peu plus de travail pour leurs échines de bêtes de somme. Mais tandis que lui s'était contenté d'acheter une hotte et de transporter en animal docile, de son pas trébuchant, les fardeaux dont on le chargeait, Li-Yeng avait eu vite l'idée de constituer une petite équipe de porteurs et de l'exploiter ; il procurait du travail et recevait une partie des gains. Les bénéfices s'étaient accumulés. Il développa sa troupe, acheta des habits cossus, ne mit plus la main à l'ouvrage.

Bientôt, au lieu de la maigreur nerveuse des coolies, sur sa figure la graisse fleurit et toute sa personne prit l'importance à la fois débonnaire et féroce que donne l'embonpoint à la plupart des Orientaux. Les marchands du carreau chinois le respectèrent ; ses anciens compagnons de loques prirent l'habitude de le traiter avec obéissance et crainte — Seu-Lan-Hi surtout, qu'il avait toujours choisi le premier pour les travaux les plus faciles et les salaires les plus hauts en souvenir

des repas intermittents qu'ils faisaient à Pékin, en pleine foire, accroupis devant l'étalage d'un restaurateur ambulant.

La colonne, qui comprenait une trentaine d'hommes, avançait peu à peu. La brume blêmissait ; déjà les izvostchiks^{2} solitaires trottaient sur leurs roues sautillantes lorsque les Chinois arrivèrent à la gare. Un officier tchèque qui les attendait pour charger des munitions les distribua en deux groupes. L'un s'en fut sous la direction de Li-Yeng, l'autre sous celle de Seu-Lan-Hi.

Le travail commença. Il fallut d'abord faire chercher les wagons et les amener sur les voies les plus proches du quai. Attelés en avant, poussant en arrière, les coolies, avec leurs gestes mesurés, lents, sans nerf ni vie, images d'esclaves séculaires, faisaient comprendre ceux qui ont bâti les Pyramides, ceux qui, leur vie entière, ont animé des trirèmes, ceux qui ont dressé le Temple du Ciel et la Grande Muraille.

Puis, du quai au wagon, s'organisa une chaîne de nuques ployées et de bras agiles par qui les caisses s'enlevaient avec une méthode de machine. Des monosyllabes aigus secouaient sans cesse cette matière vivante, terne et haillonneuse, ou bien des chansons grêles et fines, tristes, tristes...

Après le bref repas fait de cornichons et de riz avalés debout, une paresse détendit les muscles. Furtivement, tour à tour, les coolies s'éloignaient et, derrière une pile de planches, tiraient de leurs longues pipes bourrées à la hâte des bouffées profondes et délicieuses comme un soupir de volupté.

La courte journée se mourait. Seu-Lan-Hi allait rassembler son équipe pour la paye, lorsqu'un gémissement le bouleversa. Il reconnut la voix de Li-Yeng en détresse, et s'élança de son côté aussi vite que le lui permettaient sa longue robe, les accidents du terrain et ses vieilles jambes.

Auprès d'un wagon il vit un groupe d'ouvriers russes gesticulant et criant, un peu ivres. Un grand diable roux s'agitait plus que les autres et, devant lui, abattu, gisait Li-Yeng, le nez en sang. Les coolies glapissaient comme un bataillon de vieilles femmes, mais se ratatinaient les uns contre les autres et assistaient passifs à la rixe qui venait d'éclater à propos d'un wagon litigieux.

L'évènement était tout naturel. Sans cesse des querelles naissaient au sujet des rames qui traînaient à la dérive sur les voies et Seu-Lan-Hi avait été plus d'une fois battu en des occasions semblables. Mais les coups qui étaient sa vie quotidienne devenaient monstrueux lorsqu'ils tombaient sur son vieil ami, son

bienfaiteur, un peu son Dieu. À le voir prosterné honteusement dans la neige qu'il tachait de son sang, le visage déformé, sa belle robe souillée, une immense douleur et une rage folle s'emparèrent de lui. Il se précipita vers le colosse roux ; les imprécations s'arrachèrent d'elles-mêmes de sa gorge. L'autre le regarda, lui donna une tape sur la nuque. Le Chinois chancela et se tut.

Puis, sifflant et chantant, les ouvriers emmenèrent leur butin.

Seu-Lan-Hi grelottait de colère et d'émotion. Sans attendre sa paye il se mit à suivre de loin le grand diable roux qui rapidement s'était détaché du groupe, et sa main fiévreuse caressait le couteau court et robuste qui ne le quittait jamais.

Le crépuscule humide couvrait les voies et les quais ; sur ce coin désolé l'heure se faisait plus désolée encore. Les trains semblaient plus ternes : le ruban pâli des rails s'allongeait comme une tristesse sans fin et les sifflets rares des locomotives disaient un désespoir intense et vrai...

L'ouvrier russe avait pris une petite voie de traverse qui descendait un talus et au bout de laquelle se trouvait, dans un renforcement, un wagon. Il y pénétra. Évidemment c'était sa demeure, le tieplouchka classique, maison roulante rudimentaire, qui, à travers toute la Sibérie, servait de logement aux errants sans gîte. Seu-Lan-Hi tressaillit. Il tenait sa vengeance. Au lieu du coup de poignard, toujours problématique et dangereux, un autre moyen se présentait sûr et féroce. Il mettrait le feu à cet abri de planches et dans le creux on aurait juste le temps d'apercevoir une belle flambée.

Quand il raconta son plan à Li-Yeng, l'autre approuva d'un imperceptible claquement de langue et lui conseilla :

— Fais-le à la fin du mois, pendant leur nuit de fête, tu sais ? Ce sera plus facile...

Seu-Lan-Hi attendait dans la nuit et le froid, qui tombaient du ciel et montaient de la terre. Son cœur était résolu. Il sentait dans la poitrine et dans la gorge quelque chose de dur, d'acide qui ne fondrait qu'avec la flamme dansant sur le wagon. Quand l'ombre serait épaisse comme l'encre des écritoirs chinois, le fils de Li-Yeng devait lui apporter un bidon d'essence. Mais dès le crépuscule il avait voulu se tapir derrière un tas de caisses vides, pour mieux savourer sa vengeance.

Ses oreilles suivaient tous les bruits de la nuit sonore. Dans le contrebas, les lumières de la ville et ses rumeurs n'arrivaient pas. Le coin était vide de frissons humains. Seu-Lan-Hi s'assoupit dans une lucidité attentive et haineuse.

Il ne savait pas comment le temps coulait... Des pas, des rires... Une crispation le tendit. Dans le groupe qui descendait le talus il reconnut facilement le haut et large ouvrier. Il tenait une lanterne qui mouillait la neige de taches roses et il conduisait toute une file de femmes emmitouflées de châles et d'hommes aux bottes bruyantes.

Le wagon, soudain animé de lumière, de chaleur, de voix, prenait dans l'ombre une signification de vie, de refuge rayonnant et doux. Mais Seu-Lan-Hi, loin d'éprouver cela, sentait, à cette gaîté, croître sa rage et sa joie mauvaise. L'heure approchait. Il allait bientôt entendre la voix étouffée du fils de Li-Yeng ; doucement ils pousseraient autour du wagon les caisses toutes molles d'essence et le beau feu vengeur monterait. Il entendait déjà grésiller la neige et les gens crier. Ils étaient nombreux. Tant pis ! Tant pis pour les amis de son ennemi.

Pourtant il était encore tôt, car les étoiles brûlaient le ciel avec cette ardeur qu'elles n'ont qu'aux approches de minuit. L'impatience énervait les membres engourdis de Seu-Lan-Hi et le froid lui devint tout à coup sensible. Après s'être étiré en silence, il se dégagea du monceau de caisses qui l'ensevelissait et, inconsciemment, ses pas feutrés de Chinois habitué à la marche silencieuse le menèrent au wagon.

À travers un voile de neige, la lumière allongeait des rayons pâles par les fentes du bois pourri. Avidement, Seu-Lan-Hi se colla à l'une d'elles et posséda du regard ce que la flamme allait prendre bientôt.

Aux murs s'étagaient des couchettes rudimentaires, sans draps, bourrées de paille vieille et jonchées de fripes de tout calibre. Un poêle haletait dans un coin, sous l'icône. Autour de la table faite de planches clouées à des tréteaux, sur des bancs boiteux, les convives parlaient et s'amusait. Il y avait en eux tant de gaîté sereine et naturelle, tant d'apaisement attendri et enfantin que, malgré toute sa haine, Seu-Lan-Hi le sentit. Mais il revit Li-Yeng ensanglanté et l'amollissement qui l'avait ébranlé disparut. Il reprit son observation implacable, plus haineux que jamais...

Les verres s'emplissaient, se choquaient. Des groupes discutaient ou plaisantaient avec une tendresse heureuse. La même atmosphère de joie pure était sur tous et le sourire du grand ouvrier roux, un bon sourire détendu, naïf et ami, habitait tout le wagon.

Soudain, lointaine, lointaine, tamisée d'espace, d'ombre et de neige, une harmonie de cloches passa. Elles sonnaient, douces et fraternelles, dans le ciel

glacé et dans le cœur des hommes, l'heure du minuit chrétien. Et le vieux coolie frissonna d'une émotion inconnue et subtile.

À l'intérieur les rires moururent. Tous se levèrent du même geste ardent. Dans le silence, l'icône devint comme vivante et recueillit en son image fanée et vieillesse la grande prière humble qui monta vers elle avec les signes de croix. Seu-Lan-Hi, dans son âme primitive et superstitieuse, subissait directement le charme pieux. Et quand il vit tous ces gens si gais tout à l'heure tomber à genoux d'un geste accablé et instinctif, il crut assister à quelque mystérieux sortilège qui l'emplit de terreur et de respect.

À ce moment, un appel sourd siffla à ses oreilles. Il ne voulut pas l'entendre, mais l'autre se renouvela, insistant, sinistre. Comme il hésitait, une ombre le frôla, une masse métallique tomba à ses pieds et le petit de Li-Yeng s'enfuit à toutes jambes.

Seu-Lan-Hi était devant sa destinée...

Il baissa les yeux pour mieux écouter, aussi pour ne plus voir la fente maudite. Avec un long soupir il se pencha vers le bidon d'essence. Comme il commençait à le déboucher, la porte du wagon s'ouvrit ; une nappe de lumière dora la neige, et l'ouvrier aux cheveux roux se montra en haut du marchepied.

Il avait eu trop chaud du poêle ardent, des cris joyeux, du vin avalé. La gorge nue sous la chemise entr'ouverte, il aspirait largement l'arôme glacial de la nuit. Énorme, souriant, velu et embroussaillé, encore grandi par l'ombre qu'il brisait, il apparaissait dans le cadre flambant de la porte comme une divinité formidable et débonnaire ; ses yeux semblaient voir dans l'ombre et tout comprendre.

La rafale douce des cloches tremblait toujours dans l'air. Seu-Lan-Hi tremblait avec elle. Ses mains s'arrêtèrent et il se connut impuissant à jamais d'assurer sa vengeance.

Diminué de sa haine avortée, écrasé par sa grande colère, il s'en fut, sous les étoiles, vers la ville d'où venait l'appel sonore.

LE REVEILLON DU COLONEL JERKOF

Serge Mikhaïlovitch Jerkof, colonel à la garde impériale, enleva son cache-poussière, baissa le rideau de fer et sortit de la librairie où, toute la journée, pour un salaire assez misérable, il ficelait des paquets de volumes.

Son pardessus était mince ; le soir était d'un froid acide. Jerkof marcha très vite.

Il atteignait bientôt le boulevard Saint-Michel et se dirigea vers la rue Tournefort, où il occupait une chambre mansardée.

Une fatigue profonde pesait sur ses membres et faisait le vide en son esprit. Elle venait de si loin qu'il la subissait sans la percevoir : des mois de luttes mortelles en Russie, des années de privations à l'étranger, les occupations mécaniques, fastidieuses et sans issue, auxquelles il était astreint, y avaient ajouté un sceau définitif.

Il allait à travers une cohue de passants sans remarquer qu'elle était plus dense et désœuvrée qu'à l'ordinaire. Pour lui, ce soir-là ne différerait pas des autres. Il irait, comme tous les jours, acheter quelques provisions, préparerait son dîner sur une lampe à pétrole et se coucherait, très las.

Dans l'épicerie où il se fournissait régulièrement, il eut une surprise. La pièce était pleine de chalands. Ménagères affairées, petites gens, pour qui la vie matérielle était chaque matin une équation difficile à résoudre, choisissaient des victuailles que, à l'ordinaire, leur état leur interdisait.

Le colonel se souvint qu'on était au 24 décembre, le soir du Réveillon.

Il lui sembla que son cœur s'alourdissait. La joie des autres et cet air de fête qui embellit les plus humbles visages lui rendaient tout à coup plus cruelles et comme neuves sa misère, sa tristesse, sa solitude...

Hâtivement, il fit ses achats, monta dans sa chambre. Pour la première fois, il en vit toute la pauvreté. Mais sentant obscurément que l'indifférence morne qui

l'imprégnait d'habitude lui permettait, seule, de supporter la vie qu'il aimait, Serge Mikhaïlovitch se contraignit d'un rude effort à poursuivre, sans réfléchir, l'accomplissement machinal de ses gestes quotidiens.

Il arriva ainsi à préparer son bref repas et à le manger sans goût. Mais lorsque l'heure vint de se déshabiller, la force lui manqua.

Le sourd travail intérieur que sa volonté avait réussi à masquer jusque-là portait ses fruits amers : dans cette nuit joyeuse, entouré par l'immense ville dont il semblait entendre la rumeur de plaisir, le sommeil ne viendrait point. Et la pensée d'étendre son corps sur le grabat dur et glacé pour n'y point dormir lui fut intolérable.

Il se mit à marcher à travers la chambre, tandis qu'une angoisse vacillait dans ses yeux. Des images fragmentées se bousculaient sous son front. Il ne pouvait s'attacher à aucune d'elles, mais toutes apportaient un lambeau de détresse qu'il était impuissant à vaincre.

Inconsciemment, Jerkof s'arrêta devant sa malle, l'ouvrit et, d'une enveloppe, tira deux billets de cent francs. Puis il se passa la main sur les tempes et murmura, comme réveillé :

— Je suis fou.

Un sourire douloureux crispa sa bouche. Il venait de comprendre qu'il voulait, lui aussi, quelque part, dans le bruit, la lumière et le vin, fêter le Réveillon.

Il haussa les épaules. Quel rêve enfantin ! Cet argent qui tremblait entre ses doigts était sa réserve suprême contre l'inconnu...

Longtemps le colonel resta immobile, rêvant. Et, brusquement, l'appel invincible, venu du plus profond de sa chair, qui l'avait jeté au cœur des rouges batailles, qui lui avait fait gagner et perdre des fortunes sur un coup de dés, cet instinct du risque et de l'oubli, que sa vie terne d'émigré avait pu réduire mais non pas supprimer, l'emporta.

Il chiffonna les deux billets, les glissa dans sa poche, descendit l'escalier roide, arrêta une voiture et, au chauffeur, il cria de sa voix de grand seigneur miraculeusement retrouvée :

— À Montmartre !

Intrigués, les soupeurs examinaient cet homme, haut de taille, qui, seul, à une table, inclinait son fier visage meurtri sur une coupe de Champagne.

L'usure de ses vêtements étonnait parmi le luxe insolent, mais ses mains étaient si parfaites qu'elles anoblissaient ses manchettes élimées.

Un orchestre nègre faisait trembler les cristaux. La clarté des lustres avait l'éclat et la dureté d'un métal en fusion. Mais le tumulte et la lumière, les rires et les danses, loin de verser au colonel Serge Mikhaïlovitch cet anéantissement de la mémoire qu'il était venu chercher, lui donnaient au contraire une acuité terrible de souvenirs.

Il n'avait pas encore touché au vin doré mais, dans sa trame palpitante, les yeux de Jerkof retrouvaient tout un monde évanoui...

Une file de traîneaux, attelés de troïkas couvertes de sonnettes claires, glissaient comme une tempête heureuse sur la neige aux reflets bleus de lune. Les cochers excitaient les chevaux écumants avec des cris affectueux et farouches.

Dans la capitale entière, ce n'était que sons de cloches de Noël et bruit de chansons. La Neva royale et glacée brillait entre les perspectives de palais et d'églises. On allait aux îles.

Déjà la griserie chauffait le sang des hommes, amollissait le regard des femmes. L'air vif et pur y mêlait une allégresse légère et pleine de fraîche volupté.

Puis, les tziganes ! Leur troupe faisait jaillir des violons et des gorges toute la joie, toute la tristesse. Les rudes mélodies, nées dans les steppes du bruissement des herbes et du murmure des eaux, animaient les romances vulgaires d'ivresse, de désespoir et d'amour.

Et le colonel Jerkof se rappela celui qui menait le chœur brutal et superbe : Mitka la canaille, avec ses yeux d'ébène poli, ses joues grasses et sa voix cuivrée. Mitka l'incomparable, à qui l'on jetait l'or par poignées pour qu'il exaspérât encore l'ardeur frénétique des siens.

Une colère souleva Serge Mikhaïlovitch contre sa propre naïveté. Comment avait-il pu croire que, après des réveillons pareils, il trouverait quelque plaisir à une fête mesurée ?

Pour s'étourdir, il vida d'un trait sa coupe, mais le Champagne lui parut fade. Il appela le garçon, lui jeta ses deux derniers billets et se leva.

Mais un tressaillement le raidit. L'orchestre s'était tu et d'une draperie qui se levait, surgit, bariolée et sonore, une troupe bronzée aux dents éclatantes.

— Les tziganes ! murmura le colonel.

Il retomba sur sa chaise.

Les archets, comme des flammes, coururent sur les cordes chantantes, les voix riches et meurtries montèrent dans la salle enfumée.

Tout s'effaça pour Jerkof : sa famille massacrée, sa misère sans issue, les travaux mesquins, l'existence ruinée. Il ne vivait plus que dans les rythmes barbares et splendides, dans cet orage déchaîné de joie et de somptueux désespoir.

Sur un accord brusque, la mélodie mourut. Un lourd enchantement oppressa le colonel, mais une assiette pleine de billets et tendue devant lui vint l'en tirer.

Machinalement, il fouilla ses poches : elles étaient vides. Il leva des yeux confus sur le quêteur et un tremblement le secoua. Mitka ! C'était Mitka !

Les années n'avaient point entamé la ronde fermeté de sa figure, l'éclat luisant de ses yeux, ni son sourire familial et servile.

Le tzigane aussi l'avait reconnu. Ses prunelles vives coururent sur les traits émaciés de Jerkof, sur son veston fripé. Il s'inclina respectueusement et dit en russe :

— Ne vous en allez pas avant la fin Votre Excellence Serge Mikhaïlovitch. Nous fêterons la Noël comme au bon vieux temps.

Jusqu'à l'aube, dans un cabinet particulier, Mitka la canaille, en souvenir des nuits des îles, soula Jerkof de ses chansons préférées. Et le colonel eut contre lui, attentives à ses désirs, deux filles aux seins bruns.

LE SUICIDÉ

— Alors, Perrin, c'est entendu, vous demandez la reconnaissance du soir ?

— Oui, mon lieutenant.

— Très dangereuse, vous le savez ?

— Mais oui, mon lieutenant.

— Eh bien, allez-y, puisque vous le voulez.

— Merci, mon lieutenant.

Resté seul dans l'abri massif qui semblait s'écraser sur sa tête, l'officier rêva quelques instants. Il était jeune encore, Perrin, malgré les mèches grises qui serraient son front, malgré la fatigue de son regard, et cependant quelle amertume il avait dans la voix, quelle indifférence à vivre ! A la section, on l'avait vite pris en amitié bien qu'il fût relativement nouveau et qu'il se tînt toujours à l'écart. Mais il céda sa ration de vin, il offrait largement des cigarettes, il était le premier pour les « coups durs » et les camarades avaient passé sur un isolement qui d'ordinaire choque les âmes simples et qu'elles prennent volontiers pour de l'orgueil. D'ailleurs on le disait poitrinaire et, à cause de sa tristesse, on l'avait surnommé le Suicidé.

Ses notes confidentielles portaient : « Engagé volontaire, excellente éducation, admirable soldat, a tué sa femme infidèle et a été acquitté. »

L'officier pensait à cela et comment, ayant appris que Perrin avait refusé son tour de permission, il l'avait fait appeler.

— C'est vrai que vous ne partez pas ? lui demanda-t-il.

— Je préfère laisser ma place aux camarades, mon lieutenant.

— Pourquoi donc, mon petit ? Dites-moi, vous n'avez personne chez qui aller ?

— Peut-être...

— Si ce n'est que cela, je vais vous donner l'adresse de mes parents. Ils seront heureux de vous recevoir.

Perrin hésita quelques instants, puis répondit :

— Je suis très ému de votre offre, mon lieutenant. Mais je ne l'accepterai pas.

L'officier n'insista pas. Mais depuis lors, quand il rencontrait Perrin un indéfinissable malaise le prenait comme devant un condamné. Cette fois-là encore, il n'osa lui refuser la mission périlleuse qu'il demandait sans aucun ordre, tout en grommelant :

— Dommage, il y restera un jour.

Une balle passa comme un gémissement rapide au-dessus de Perrin qui rampait. Une autre remua la boue à ses côtés. Il s'arrêta pour opérer l'espèce d'auscultation machinale et intérieure dont il avait pris l'habitude. Non, il n'avait pas eu peur ; non, il n'avait pas surpris en lui-même le tressaillement obscur et éternel que l'instinct avec la mort donne aux hommes. Et ce n'était pas de la bravoure, hélas ! la bravoure, orgueil calme ou force joyeuse de vivre – ce n'était que le vide où il avait sombré après la terrible aventure, le vide de tout désir comme de toute angoisse. Il se remit en mouvement sous le ciel sans lune et lourd d'étoiles.

— Ne faisons pas de bruit, pensait-il. Attention à cette racine... Décidément, je crois qu'il ne me reste qu'à mourir. Je suis las de tout... Qu'est-ce qui bouge là, à ma gauche ? Non, rien, un rat... J'ai cru que la guerre me donnerait une âme neuve, je me suis trompé... Plaquons-nous, une fusée... Bah ! j'arriverai bien à me faire loger une balle dans la tête, et ce sera fini... Quel sale terrain !...

Il s'arrachait avec peine à la boue prenante de la Somme. Il atteignit enfin les tranchées allemandes dont les parapets démolis par l'arrosage du jour le laissèrent facilement glisser au fond. Il devait explorer les deux premières lignes pour vérifier leur évacuation, et il le fit soigneusement, sans hâte ni témérité. Sa mission accomplie, il s'en revenait avec le même détachement et la même atonie au fond du cœur. Il murmurait :

— Ce sera pour une autre fois.

Comme il contournait un coude de boyau, une lumière sourde clignota dans l'ombre et il devina une patrouille allemande qui venait sur lui. Il s'arrêta net, et froidement fit le geste terrible et familier : deux grenades se déchirèrent au milieu

du groupe et des hurlements montèrent dans le silence. De la patrouille il ne restait qu'un homme qui se jeta sur Perrin avant qu'il eût pu armer un nouveau projectile. Plus faible, il plia, mais bientôt la lame nue qu'il portait au poignet éventra l'Allemand qui, de douleur, glissa sur le côté, tordu.

Perrin continua sa route en courant. Pas une minute il n'avait perdu son sang-froid et n'avait senti la crainte l'effleurer ; il tenait simplement à rapporter les renseignements qu'on attendait de lui. Il trébucha soudain ; son pied, projeté de tout l'élan du corps, venait de pénétrer profondément dans un sol plus mou. Pour le retirer, il s'arc-bouta avec force sur l'autre jambe ; il la sentit prise également. Alors il se coucha à même la boue et essaya de se dégager en rampant, mais la terre gluante tenait bon et même il s'aperçut qu'il s'enfonçait davantage. Une colère l'emporta contre cet accident stupide et il se débattit violemment, mais plus il faisait d'efforts, plus la boue l'enlisait, gloutonne.

Il la sentit vite toute proche des genoux et une idée l'effleura qui se changea en certitude. Il était pris dans une de ces tourbières mouvantes de la Somme dont ses camarades parlaient avec un murmure superstitieux d'effroi.

Il avait remarqué que, couché, l'absorption se faisait plus lente ; il essaya de se remettre à plat ventre, mais ses jambes étaient raidies comme dans un plâtre et il ne put que s'asseoir, les mains larges, écartées pour offrir plus de surface, diminuer la pression de son corps lourd, lourd.

Un sentiment désespéré s'insinua en lui. Il était là, perdu entre les deux lignes ennemies, et personne ne pouvait venir le chercher. Pourquoi n'était-il pas mort, tout à l'heure, dans la lutte ? Avec dégoût il subissait l'étreinte humide et visqueuse qui montait jusqu'à son buste. Puis il eut une illusion : le ciel blêmissait, le soleil se lèverait sous peu, et alors les camarades le verraient, viendraient à lui.

Mais ses mains déjà étaient soudées dans la vase ; le sol le happait si vite qu'il aurait disparu avant le premier éclair de lumière.

Et tout à coup, à s'imaginer qu'avec le jour il n'y aurait plus rien à la place où il luttait, où il souffrait, où il pensait, qu'il serait scellé, muré dans la boue livide et plate, une terreur l'envahit, lancinante, affolée. Il cria au secours dans la nuit mauvaise, il cria vers tous ceux qui pouvaient l'entendre, camarades ou adversaires, vers tous les êtres humains, pour leur dire qu'il ne voulait pas mourir.

La réponse vint. Un essaim de balles bourdonna autour de lui, fit gicler la vase avec une sonorité veule ; elles le rassurèrent un peu comme des amies. L'une d'elles lui brisa le bras et il entendit un sifflement plus fort, semblable à un passage de train lointain. « Un 150 », pensa-t-il, par réflexe. Puis une secousse, un choc formidable, qui le jeta, évanoui, comme une loque, à quelques mètres. L'obus allemand l'avait dégagé.

Aussitôt que son étourdissement fut passé, hagard, il se rua vers les lignes françaises, courbé pour éviter les shrapnells, éperdu sous leurs miaulements.

Il eut à peine la force d'enjamber la banquette et s'affaissa... Quand il rouvrit les yeux, l'aurore était au ciel, une pauvre aurore à peine lamée de rosé, humble sur cette terre défoncée, sur cette boue hideuse, mais elle fut si bonne pour Perrin, si douce et si souriante, qu'il se mit à pleurer. Il avait connu des aubes voluptueuses et splendides, des aubes d'amour, des aubes de force, des aubes de joie, mais aucune d'elles ne valait cette aube d'épouvante où il était né pour une seconde fois.

LE TOCSIN DE PAQUES

La neige fondait dans la steppe. L'hiver s'en allait en innombrables ruisseaux dont la jeune rumeur bourdonnait comme un chœur de voix humaines. Le soleil tombait en chaude averse, des nuages couleur de lilas et de roses se poursuivaient dans le ciel léger. Le sol apparaissait par larges plaques brunes, d'où montait une odeur émouvante de terre fraîche, et le vent charriait cette ivresse tendre, que donnent les premiers jours d'avril en Russie.

Au loin, le grand Volga chantait sa chanson de printemps, faite du bruit des glaces qui s'entrechoquent et des flots qui se libèrent.

Il ne restait plus beaucoup de moujiks dans le village Chavskoïe pour accueillir le temps nouveau.

Les plus robustes étaient partis dès l'été précédent pour fuir la famine et personne n'en avait reçu de nouvelles. On disait qu'ils étaient tombés sur les routes brûlantes après avoir mangé le bétail emmené. D'autres étaient morts pendant l'hiver dans les isbas dont ils avaient pillé et dévoré le chaume. D'autres encore avaient été trouvés roidis par le gel au cimetière près des tombes fraîches qu'ils avaient éventrées. De ceux-là on ne parlait qu'avec une honte craintive...

Pour la première fois depuis l'automne, les habitants de Chavskoïe se réunirent sur la grand'place, au pied de l'église. Alors, sous le clair soleil, ils aperçurent toute leur misère.

Le riche Mitrich qui, jusqu'à décembre, était resté gros et fort, grâce à ses réserves d'orge, s'appuyait contre le porche de l'église, le ventre flasque, les joues pendantes, la main tendue comme un mendiant. Le doyen du village, le vieil Ephrem, tremblait, bien que l'air fût tiède et qu'il n'y eût pas de vent. Son nez tombait dans sa barbe blanche, ses yeux étaient rouges. Et de tous ceux qui se groupaient là en guenilles, il n'y en avait pas un qui n'eût les orbites caves, des boursouflures, des joues tachées d'ulcères, des lèvres marquées de scorbut.

Les enfants, qui étaient venus aussi, dodelinaient lentement leurs grosses têtes sur des cous minces, minces comme des tiges frêles. Sur leurs jambes maigres,

les genoux saillaient, paquets de cartilages gonflés et mous. Ils se tenaient sans bruit ; dans leurs yeux immenses des larmes semblaient s'être figées qui les rendaient brillants ; parfois, ils tendaient vers le soleil leurs petites mains émaciées et sales.

Mais il y avait dans l'air un souffle si capiteux que, malgré cette détresse, une espérance tremblait au fond des âmes les plus débiles. Lorsque le vieil Ephrem prit la parole, chez tous palpita, inavouée mais souveraine, l'attente d'un miracle. La voix cassée du staroste (doyen) éteignit aussitôt cette flamme indécise.

— Nous sommes ici, disait-elle, pour tenir conseil... Il faut trouver du pain, sinon c'est la mort pour tous. Déjà nous ne tenons que par le souffle de Dieu... Cherchez, frères... Moi, dans ma vieille caboche qui a vu tant de malheurs, je ne trouve rien.

Les moujiks, sous l'imploration du vieux, baissèrent les fronts, maussades. Une femme se mit à hurler.

— Alors, staroste, va falloir que j'étrangle mes deux petits, comme Vassilissa l'a fait des siens, pour ne pas les voir périr.

Ephrem hocha la tête et sur sa longue barbe, serpent d'or, un rayon glissa.

Le pope maigre, qui s'était mêlé aux hommes et qui, dans sa robe noire déchirée, semblait un grand oiseau sinistre, jeta cet anathème :

— Vous avez déserté l'église, vous avez renié Dieu ! Portez son châtiment.

Les moujiks ne répondirent pas. Ils se souvenaient des journées troubles où des inconnus à la parole véhémence leur avaient promis la terre et où ils passaient devant l'église en ricanant.

Alors, une voix cria dans la foule :

— Tais-toi, pope, ne te mêle pas de nos affaires. Si Dieu a voulu nous punir, il a sûrement pardonné en voyant nos souffrances.

Une rumeur courut parmi les moujiks.

— C'est le sonneur Ivan. Il parle bien. Écoutez le sonneur.

Un espace libre se fit autour de l'homme et tous se tournèrent vers son visage hagard, couvert de barbe fauve où brûlaient d'énormes yeux noirs.

— Voilà ce que j'ai à vous dire, frères. Ici nous ne trouverons rien. La terre est morte. Il faut demander du secours.

Le staroste murmura :

— Tu sais bien que des verstes et des verstes à la ronde c'est la même chose.

Le sonneur de cloches s'obstinait.

— Faut demander du secours. On viendra. Ce n'est pas possible que des chrétiens meurent ainsi.

Dans tout son faible corps tendu, dans sa voix rauque, dans son regard ardent jusqu'à la folie, il y avait une telle foi que les moujiks crièrent :

— Envoyons Ivan. Ramassons-lui tout ce qu'on a pour la route. Si chacun donne une miette le pauvre aura un pain.

Mais le sonneur avait compté sans le Volga. Le fleuve grossi des neiges fondant s'était étendu sur la campagne. Immense, joyeux de sa force, invincible et antique, il chantait sa chanson de printemps, loin dans la steppe, sur les routes, les champs, les coteaux. Le village Chavskoïe était coupé du reste de l'univers. Ivan erra longtemps dans tous les sens sans pouvoir franchir le fleuve. Par une nuit étoilée il revint au village.

C'était la veille du dimanche de Pâques. Les moujiks, au pas de leurs portes, regardaient le ciel et pensaient obscurément aux fêtes de jadis. Depuis qu'Ivan était parti on avait enterré deux hommes et cinq enfants.

Soudain, tous tressaillirent : de la masse confuse de l'église un battement sonore venait de se détacher, violant le tiède silence de la nuit.

— Les cloches de Pâques, cria quelqu'un. Pourtant le sonneur n'est pas là.

Un autre coup vibra, brutal, immense. Et puis sans rythme, désordonnée, sauvage, la cloche hurla. Sa voix tombait sur le village sombre, le couvrait d'un halètement de bronze, d'une clameur farouche. Ce n'était pas une sonnerie, c'était un tocsin.

Après quelques secondes d'effroi, les moujiks se jetèrent vers l'appel des cloches qui s'amplifiait dans un délire forcené, fouettant les plus malades.

La porte de l'église était ouverte, ils grimpèrent jusqu'au clocher. Et là ils s'arrêtèrent avec de grands signes de croix.

Car ils avaient aperçu sous le clair de lune qui couvrait tout de sa mate lumière, Ivan le sonneur, dépoitraillé, regard dément et mains sanglantes, accroché aux battants de bronze. Ses jambes exécutaient une danse baroque et à chaque volée il hurlait :

— Au secours ! Au secours !

LE TYPHIQUE

Depuis des années Parfène remplissait les fonctions de gardien au cimetière d'Orenbourg. Venu de la campagne tout enfant, il avait vécu sa vie monotone et paisible dans la ville qui, baignée par l'Oural, mêle les coutumes d'Europe aux mœurs bariolées de l'Asie. Il considérait avec un mépris indulgent les marchands tartares, dont les femmes portent des culottes de soie, et les caravaniers khirgizes, couverts de laine en hiver comme en été, et qui poussent lentement à travers les rues les grands chameaux aux yeux doux.

Quand la révolution bouleversa la Russie, il était déjà vieux. Ses fils servaient dans l'armée, ses filles, mariées, avaient gagné d'autres villes. Comme tous et toutes étaient illettrés il s'était habitué à n'en point recevoir de nouvelles. Il habitait avec sa femme une petite bicoque, adossée au mur du cimetière et tous deux aimaient pour sa douceur immuable le paysage des croix grises séparées par de larges allées, où poussaient des saules pleureurs et des peupliers. Les communistes lui laissèrent sa place, car personne ne se souciait de passer sa vie en compagnie des morts et, comme lui n'en désirait point d'autre, il fut un des rares citoyens que la tempête ne toucha point. Il continua donc de soigner des tombes anciennes, à en creuser de fraîches et à ouvrir les portes aux convois.

Les mœurs nouvelles ne lui plaisaient point. À fréquenter les cercueils, il avait pris l'habitude de l'ordre et de la hiérarchie. Il savait que tout le monde ne peut être enterré à la même place, et qu'il doit y avoir de beaux enterrements, comme il doit y en avoir de pauvres. Sa philosophie était courte, bonhomme, sereine et les raisonnements communistes n'y pouvaient rien. Sa femme, Matrena, une bonne vieille qui, sous le grand fichu couvrant sa tête, avait l'air d'une image passée, partageait ses idées. Seulement chez elle le respect des morts s'augmentait d'une rêverie superstitieuse. Elle ne croyait point que, comme le prétendait son mari, le cimetière n'était rempli que d'os blanchâtres. Elle pensait que les âmes vivaient, toujours près des squelettes enfouis, et souvent il lui semblait entendre le bruissement ailé que font les paroles de ceux qui dorment – sous la verdure ou sous la neige.

Aussi la vieille souffrit-elle bientôt dans sa piété. Il y eut des combats autour d'Orenbourg ; la ville elle-même passa de mains en mains, tantôt aux cosaques de Doutof, tantôt aux gardes rouges. Des obus éventrèrent les allées tranquilles, renversèrent les fins peupliers, saccagèrent les tombes sacrées. Matrena vécut alors dans la terreur des revenants, car elle savait que les morts n'aiment point à être troublés dans leur rêve éternel et viennent manifester leur dépit à ceux qui ont mission de protéger leur repos. Le vieux avait beau rire de ces craintes, elle restait soucieuse.

Mais les combats finis, ce fut encore pire. Les commissaires avaient prescrit une répression farouche : les bourgeois furent fusillés dans les rues silencieuses, des officiers furent massacrés sauvagement. On apportait au cimetière des cadavres défigurés, des corps sans membres, des visages piétinés, et il fallait que Parfène les enfouît pêle-mêle dans une fosse commune. Matrena passait ses journées à prier pour la paix de leurs âmes et ses nuits à trembler, en regardant les fenêtres.

Puis en hiver le typhus ravagea la ville. Il emportait des familles entières, il fermait à jamais des milliers de regards. Les cercueils manquèrent. Il fut impossible de creuser des fosses dans le sol glacé. Alors les deux vieux épouvantés virent arriver tous les jours des tombereaux de cadavres, nus pour la plupart, car le linge faisait terriblement défaut dans la ville. Ils étaient déjà roidis par le gel et s'entrechoquaient aux cahots des traîneaux. On leur avait réservé dans le cimetière un coin libre et on les y versait à même la neige qui leur faisait une couche molle, candide et glaciale. Ils restaient là, dans la pose que le hasard leur donnait ; les uns se tenaient debout comme vivant encore, d'autres enfin dressaient leurs jambes rigides vers le ciel. La nuit, la lune les couvrait de sa traîne bleuissante et ils avaient l'air de tenir quelque mystérieux concile ou d'écouter le sifflement du vent dans les branches des saules pliés sous la neige.

Un soir Parfène et Matrena s'étaient couchés après avoir vu passer le convoi ordinaire. Ils avaient fait leurs prières devant l'icône primitive qui de son coin veillait sur eux d'un regard doré. Bientôt le vieux ronfla doucement mais Matrena ne pouvait s'endormir...

Cependant là-bas, au fond du cimetière, dans le monceau de cadavres au-dessus duquel rêvait la lune, quelque chose remuait. Une forme vivante se frayait un passage parmi les corps raidis. Elle parvint à se libérer et, chancelante, se dirigea vers la porte du cimetière. Elle s'enveloppait dans un grand drap que la nuit claire chargeait d'ombre. Parvenue à la maisonnette des gardiens elle frappa.

Matrena, en geignant, quitta son lit et vint ouvrir. Le cri qu'elle poussa réveilla Parfène et, comme elle, il vit, entrant dans un rayon de lune, un cadavre roulé dans son linceul. La vieille s'était réfugiée sous l'icône et tremblait : le gardien multipliait les signes de croix pour conjurer le revenant...

Quand le jour se leva, le typhique évanoui que le froid avait ressuscité dormait dans le lit de Parfène et le vieux assis sur une chaise berçait sa femme qui marmottait une chanson de folle.

UN TOUR DU DIABLE

Les camarades Fédia, Ostap et Mitri servaient loyalement, dans une petite ville du centre, la cause de la République socialiste fédérative soviétique russe, bien qu'aucun d'eux n'eût été capable, fût-ce pour trois barriques de vodka, d'articuler correctement une raison sociale aussi compliquée. Fédia présidait le Reveom, autrement dit le Comité révolutionnaire, Ostap était commissaire aux vivres ; quant à Mitri, qui n'aimait point les titres, il se bornait à renseigner la police sur les suspects. Il n'était pas le moins avisé des trois...

Fédia, Ostap et Mitri s'aimaient d'une affection tendre, bruyante et... mouillée, car elle se manifestait de préférence autour de ces bouteilles dont la propriété est réservée aux vrais communistes.

Or, Fédia reçut un jour de Moscou un diplôme monumental qui lui conférait l'Ordre du Drapeau rouge, décoration qui, comme chacun sait, a remplacé avantageusement les colifichets anciens.

Fédia se réjouit de cette distinction, car il pensa que cela serait un plaisir pour ses amis que de fêter pieusement un si beau jour.

Il ne se trompait point. Dès que leur petit soviet eut appris la nouvelle, le commissaire aux vivres déclara :

— Faut arroser.

Et le petit Mitri, passant une langue altérée sur ses lèvres bouffies, murmura :

— C'est étrange, j'ai déjà soif.

Le repas fut ordonné selon les vieux rites, le régime n'ayant rien innové en la matière, il y eut des zakouski pimentées et onctueuses, un borstch savant où la crème coulait, des poulets de grain et des gâteaux de luxe.

La ville entière se nourrissait de harengs pourris, mais les commissaires aux vivres sont des magiciens qui, dans le désert même, sauraient faire pousser des truffes et des cuisiniers choisis.

Pour la boisson, Mitri s'en était chargé. Les camarades l'avaient laissé faire. C'était un petit homme qui parlait peu, ne payait pas de mine, mais il avait des relations. Il le prouva en faisant porter par des garçons sûrs quelques flacons de rhum, quelques fioles de kummel et un panier de Champagne. En outre, l'hôte lui-même fit déboucher un petit fût de vodka.

Aussi, avant même d'avoir entamé la volaille, Fédia embrassait en pleurant son parchemin, Ostap chantait L'Internationale sur un air de beuglant et Mitri, suant à grosses gouttes, fabriquait, avec vodka, Champagne et kummel, de vigoureux mélanges.

Au dessert, Ostap se dressa sur ses jambes maigres qui tremblaient comme des ressorts mus par une vibration irrégulière. Il fixa sur Fédia un regard inspiré et vague, ébrécha son visage osseux d'un vaste sourire et dit :

— Camarades, après bonne soirée bonne farce. Vais m'expliquer...

Il avala, pour clarifier son élocution, une tasse pleine que lui tendait Mitri. Mais ce geste eut le surprenant effet de cadenciser en lui son éloquence, et de si complète façon que ses amis n'arrivèrent point à comprendre ce qu'il projetait. Comme les libations les portaient à la confiance, ils suivirent néanmoins Ostap lorsque celui-ci s'élança dans la rue.

Ils n'allèrent pas loin, le commissaire aux vivres ayant disparu tout à coup dans une maison obscure. Il en revint bientôt, flanqué d'un homme qui tremblait et agitant avec triomphe une poupée de caoutchouc qui, à l'aide d'une queue et de cornes, figurait grossièrement un diable.

Ostap cria :

— Je savais bien que je trouverais ce qu'il me faut chez ce fabricant de jouets. Pleure donc pas imbécile et mène-nous chez le pope.

Fédia et Mitri virent que l'affaire se corsait et en conçurent une joie bruyante :

— Chez le pope, chez le pope, clamèrent-ils.

Ils le trouvèrent couché au milieu de sa nombreuse famille. Sa longue barbe semblait rapiécer de noir sa chemise de nuit.

Ostap lui ordonna :

— Habille-toi et prends la clef de l'église, vieux corbeau.

L'autre ne songea point à protester et les trois camarades sortirent, enlacés et suivis par deux silhouettes que la peur arquait en points d'interrogation.

La grande porte s'ouvrit avec un râle sinistre et l'église souffla sur eux une ombre fraîche si chargée de mystère que, malgré leur ivresse, ils s'arrêtèrent sur le seuil, légèrement effrayés.

Ostap murmura :

— Passe le premier, Fédia.

Celui-ci poussa Mitri, puis l'autre et retourna vers le pope.

— Vas-y, barbe noire. Fais-nous donc les honneurs.

Ils pénétrèrent à sa suite. Ostap alluma sa lampe électrique. Le jet de lumière frappa un pilier et la nef profonde n'en parut que plus obscure. Les trois amis ne se sentaient point très courageux.

Cependant, Ostap poursuivi par son idée fixe cherchait le bénitier. Quand il l'eut découvert, il cria très fort pour se donner du cœur :

— Mitri, débouche une fiole et remplis l'ustensile.

En même temps il agitait le jouet d'une main triomphante. Ses compagnons alors comprirent la farce. Il s'agissait de faire prendre au diable un bain d'alcool dans l'église. Cela leur parut énorme et ils applaudirent Ostap qui plongeait la démoniaque victime dans le bénitier plein jusqu'aux bords.

Puis, ils s'assirent, adossés contre un pilier et s'attaquèrent aux fioles.

Tout à coup – fût-ce une plainte du vent, un grincement de la porte, un coup d'aile de chauve-souris – une sorte de grognement funèbre passa sous la voûte sonore. Tout le mystère angoissant de l'église croula sur les ivrognes.

Fédia se dressa, épouvanté, regarda le bénitier et poussa un grand cri :

— Il n'est plus là, hoqueta-t-il, il n'est plus là.

Ostap et Mitri se penchèrent à leur tour et blémirent.

Le diable avait disparu, ne laissant qu'une écume bouillonnante et malodorante. Alors, affolés, chancelants, ils s'enfuirent et Mitri, ne trouvant pas de place pour ses signes de croix, donnait des bourrades à ses compagnons.

Le pope qui avait regardé lui aussi claquait des dents. Mais le vieux fabricant de jouets grimaça un sourire et lui dit :

— Ne t’effraye pas, bon père, le caoutchouc ne supporte pas la vodka.

Puis en quelques lampées, il vida le bénitier.

LE COMMISSAIRE DE LA MORT

Tandis qu'au fond obscur de la cave, la masse des captifs grouillait confusément, deux femmes se tenaient près de la porte éclairée par un bout de chandelle. L'une d'elles, toute jeune, pleurait à gros sanglots. L'autre, Marie Matvevna, la doyenne de la cellule, énergique et douce, la consolait.

— Allons, ma petite, disait-elle, ne vous désolez point. On a voulu vous faire peur, simplement, parce que vous êtes la comtesse Sarbine. Vous serez bientôt libérée. Dites-moi plutôt qui vous a interrogée.

— Oh ! un garçon très poli, qui n'avait pas l'air mauvais.

— Vous voyez bien. Et comment s'appelle-t-il, le savez-vous ?

— Ivanof, je crois.

Elle avait dit ce nom à mi-voix, dans le ton général de l'entretien ; mais dès qu'elle l'eut prononcé, un souffle trouble passa sur la cave et Marie Matvevna elle-même n'osa rompre le silence. Puis, du fond de l'obscurité, une voix fiévreuse s'éleva, qui parut être la voix de la prison entière, tellement elle était empreinte de terreur démente.

— Le commissaire de la mort. Il est revenu. Le commissaire de la mort...

Ce fut de nouveau le silence et, si lourd de halètements, de pensées d'épouvante, que la comtesse enfant s'arrêta de sangloter.

La cave se peupla d'un bourdonnement. Des hommes marchèrent de long en large, des femmes pleurèrent, un vieux pope se mit à prier. La comtesse Sarbine entendit des ombres chuchoter dans l'ombre.

— Le sadique !

— Celui qui choisit les têtes qui lui déplaisent !

— Ou celles qui lui plaisent trop !

Elle demanda à Marie Matvevna, si bas, que l'autre devina plutôt qu'elle n'entendit.

— Qui est-ce ?

La doyenne murmura d'une voix durcie par le dégoût.

— Un ancien étudiant, devenu président de la Tchéka d'ici. Il a pleins pouvoirs. Un monstre ou un fou, je ne sais...

La porte de la cave s'ouvrit avec lenteur. À mesure qu'elle tournait sur ses gonds grinçants, une flamme sombre envahissait la cave comme si quelque gueule ardente se mettait à bâiller. Dans l'embrasure flamboyante, il y avait quatre hommes. Trois d'entre eux étaient d'énormes gaillards vêtus de cuir : jambières, culottes, vareuses, tout était de cuir noir et la lumière tragique des torches qu'ils brandissaient se ramassait dans les plis grossiers de leurs uniformes en petites flaques d'un rose brun. Leurs corps massifs encadraient une silhouette mince de jeune homme.

Devant cette apparition théâtrale, il y eut une seconde de muette angoisse, personne dans la cellule n'osant bouger. Puis d'un mouvement éperdu, implorant, hommes et femmes se jetèrent sur le sol gluant, la face dans les mains, pour éviter les yeux pâles et glacés qui, dans l'ombre soudain violée, cherchaient, fouillaient... Seules étaient restées debout Marie Matvevna, la doyenne, et la comtesse Sarbine, l'une par fierté, l'autre par désarroi.

La lumière dansait sur les nuques ployées, les têtes vautrées, les épaules tremblantes qui, serrées les unes aux autres, confondues dans un frisson de terreur s'affaissaient comme dans un salut à quelque maléfique divinité.

Devant ses victimes prosternées, le commissaire de la mort se tenait immobile. Il avait des cheveux blonds, collés soigneusement, un front sans rides, une bouche mince et un menton aigu. Son teint était d'une pâleur qui eût semblé belle, si elle n'avait pas trop rappelé celle des cadavres, et n'avait fait ressortir une petite marque rouge qui, placée tout près des lèvres, étirait la bouche d'une façon cruelle. Tandis qu'Ivanof contemplait les prisonniers, seule, la palpitation légère de ses narines révélait la volupté que versait, dans ses nerfs en ondes subtiles, l'épouvante qui émanait des corps accroupis à ses pieds.

Enfin, il posa son regard sur les deux femmes debout. Le visage de Marie Matvevna, figé dans une crispation de haine et de dégoût, ne le retint pas, mais sur celui de la comtesse Sarbine, il s'arrêta avec ravissement. La bouche de la jeune femme tremblait, convulsivement et, dans ses joues moites, dans ses yeux

fixes, il y avait une terreur si délectable pour le commissaire, qu'il put à peine murmurer à ses sbires, comme étouffé de plaisir.

— Celle-là.

Il respira pour ajouter d'une voix qui était odieusement douce, mielleuse et sans vibrations :

— Prenez-en dix autres, les premiers.

Quand les condamnés furent partis, les prisonniers se relevèrent avec l'apaisement bestial des hommes que la mort vient de pardonner.

L'aurore caressait de sa tendre lumière le groupe que l'on menait à la mort. Le pas des condamnés faisait un bruit mou dans les ornières, et leurs corps se heurtaient sans qu'ils le remarquassent, comme s'ils sentaient que déjà ils ne s'appartenaient plus. Les tchékistes avaient pris la tête du convoi et sifflotaient en jetant des pierres aux moineaux posés sur le chemin.

Tandis qu'il avait laissé les autres se ranger au hasard, Ivanof avait tenu à placer la comtesse près de lui et ne quittait point des yeux son visage. Mais depuis qu'elle avait été choisie, la jeune femme ne tremblait plus et, dans son être puéril, au lieu de la terreur disparue, s'amassait une colère crispée contre le bourreau dont les mains fines allaient la tuer. Elle le sentait à ses côtés, la frôlant presque, qui épiait son épouvante pour en jouir et elle frémissait d'une violence qui, rapidement, submergeait sa conscience et sa volonté.

Le commissaire l'examinait, déçu. Pour retrouver sur le visage délicat l'égarément qui l'avait si voluptueusement ému la veille, il sortit son revolver et l'arma. Puis, sur ses lèvres sèches, il passa le bout de sa langue avec un sourire.

La jeune femme, à ce geste, tressaillit et, du fond de son être, monta une haine sauvage, puissante comme un élément, un irrésistible appel au meurtre. Elle se jeta sur Ivanof avec un cri de bête et le frappa au visage. Ce fut comme un signal. Avant qu'il eût songé à se servir de son arme, tous les condamnés l'avaient assailli. À coups de poings, d'ongles et de dents, ils s'acharnèrent. On lui laboura les yeux, les lèvres écartelées craquèrent, le torse fut piétiné, des bouches avides se collèrent à sa gorge. Cependant, les tchékistes tiraient dans le tas, frappaient les têtes avec les crosses de leurs kolts monstrueux. Mais les blessés ne lâchaient point prise et leur sang se mêlait à celui d'Ivanof qu'ils déchiraient encore.

Lorsqu'ils le laissèrent, il ne restait du commissaire de la mort qu'une masse tuméfiée, aux orbites vides, qui rougissait le chemin boueux.

LA LOI DES MONTAGNES

— Petite sœur, à boire ! Ma gorge brûle.

— Petite sœur, je vous en supplie, changez ma jambe de place. On dirait qu'on me brise le genou.

— Petite sœur, mouillez-moi le front, j'aurai moins mal.

Ces supplications montaient dans une isba spacieuse, transformée en hôpital. Le petit village du Kouban, où les volontaires russes étaient arrivés, après s'être frayés un chemin à travers la garde rouge, serrait autour ses rues étroites et ses maisons basses. Le combat, rapide, avait été très dur. Et la chaumière qui abritait les blessés sentait la pauvre chair humaine en maladie et décomposition. Une lumière mourante venait du soleil couchant, éclairait les hommes qui haletaient de souffrance, étendus à même la terre. Les premiers apportés avaient pu obtenir un lit ; on avait été obligé de mettre les autres côte à côte, dans leurs manteaux et dans leur sang.

Parmi ces grandes taches sombres, tordues sur le sol, gémissantes, une silhouette blanche glissait, qui semblait concentrer toute la faible clarté éparse et la pencher telle une amie sur les blessés. Ils la suivaient du regard, avec une tendresse éperdue et confiante, comme l'image de leur vie, qu'ils sentaient lentement s'éloigner d'eux. La précision de ses gestes calmait les inquiets, leur douceur effleurait les douloureux. Elle parlait peu, faute de temps, mais le sourire de courage qui errait sur sa bouche affairée consolait mieux que ses paroles.

— Vania ! vite deux seaux d'eau, cria-t-elle à l'infirmier.

C'était à peu près la seule chose qu'elle pût donner aux malheureux, car il n'y avait ni remèdes, ni pansements. Tout s'était perdu dans la retraite meurtrière, où souvent la colonne des volontaires se composait de quelques chariots jonchés de blessés, protégés par une poignée d'officiers valides.

Profitant de quelques minutes de répit, elle s'assit à la turque dans un bout de l'isba, auprès d'un jeune lieutenant blond, dont les cheveux coupés ras faisaient ressortir le front crevassé de rides. Il respirait difficilement.

— Eh bien ! vous avez toujours mal, Sereja ?

— Moins ma petite Olga. Ma contusion va beaucoup mieux. De tous vos blessés, je suis le moins intéressant. Mais reposez-vous un peu. Vous vous tuerez à travailler ainsi. A dix-huit ans, vous avez déjà un regard de vieille femme.

— Taisez-vous, répondit-elle en riant. D'ailleurs, parler nous fatigue. Vous devriez dormir, la nuit vient.

En effet, l'ombre s'insinuait dans l'isba et avec elle cette angoisse qu'éprouvent tous ceux qui souffrent à l'approche de la nuit.

— Ne partez pas encore, petite sœur Olga, supplia le jeune homme. Chantez-moi un air de votre pays, de ce Caucase que vous aimez et qui vous fait peur.

La jeune fille demanda :

— Mes enfants, je ne gênerai personne en chantant ?

— Au contraire ! au contraire ! Nous songerons moins aux blessures.

En syllabes étranges et gutturales, la chanson caucasienne emplit l'isba. Dans l'âme primitive des auditeurs, elle évoqua les monts rudes, le soleil, et, sous le vent, les vallées comme fendues à coups de hache, la ruée sonore des torrents, les aouls {3} guerriers blottis sur les cimes et les aigles haut dans le ciel.

La « petite sœur » s'était transformée. Elle n'avait plus rien de la fillette charmante, active et dévouée, de l'infirmière intellectuelle. Ployée sur elle-même et malgré cela grandie, tous les traits calmés dans une sérénité lumineuse, elle semblait subir la fatalité d'une servitude consentie depuis des siècles et elle incarnait aussi la grâce libre et simple des races pastorales. Serge Katkof la regardait et pensait qu'elle devait chanter ainsi lorsque, par les soirs tièdes, elle cherchait l'eau des fontaines.

— Quel être bizarre vous êtes, Olga, fit-il. On pourrait croire en ce moment que vous n'avez jamais quitté les hommes des rocs et du Koran.

— C'est vrai, dit-elle rêveusement. J'ai eu beau abandonner toute jeune ma bourgade plantée sur le Terek, et avoir suivi les cours de médecine à Moscou, je sens en moi l'appel des montagnes et de leur loi, celle de mon petit peuple guerrier et impitoyable. Vous avez vu, à notre table, je ne mange rien de ce que défendent la règle et le Prophète... Savez-vous ce que je vous ai chanté là ? C'est la chanson funèbre d'une jeune fille qui doit se tuer parce que son fiancé est mort

à la guerre et qu'elle l'y a suivi. Et ce suicide obligatoire, criminel à nos yeux de civilisés, me semble légitime quand je le chante... D'ailleurs, nous sommes presque dans mon pays et l'air agit sur moi... Le vent apporte un peu de son âme.

Elle alla à la fenêtre aux vitres brisées, essayant de deviner à travers l'ombre lourde les montagnes dont elle avait aperçu dans la journée l'élan farouche... On avait apporté quelques bougies de plus. Elle en porta une au chevet de Katkof et l'alluma en murmurant :

— Ce sera plus gai pour vous.

Serge lui prit la main et la baisa doucement, comme une image sainte.

— Olga, je ne te croyais pas ici pour te faire câliner, prononça âprement une voix.

Elle se retourna et vit sur le seuil un grand jeune homme, les prunelles brûlantes sous un bonnet à poil, serré dans sa large tunique de cosaque du Kouban par une ceinture circassienne, où s'incurvait un long poignard.

— Bonsoir, frère, fit-elle tendrement, sans répondre à ses paroles. Tu viens sans doute me chercher pour dîner. Tu diras que je n'ai pas le temps et qu'on m'apporte à manger quelque chose ici. J'ai encore ce pauvre Vassili à panser.

Elle l'embrassa sur le front. Il lui rendit sa fraternelle caresse en disant :

— Ne t'inquiète pas, petite... La sœur Mâcha vient te remplacer. La voilà.

— Mais oui, appuya celle qui entrait, une femme dont les cheveux grisonnaient et qui portait un revolver en bandoulière. Allez vous reposer ou vous tomberez de fatigue ce soir. Emmenez votre sœur, Djemlat.

Ils sortirent. La lune se levait au milieu de fins nuages blonds. Tous les deux, en un même geste inconscient, elle de ses yeux doux, légèrement étirés en amande dans la figure toute mate, lui de son regard de proie, encastré dans des orbites creusées, ils contemplèrent les montagnes voisines, sombres et mystérieuses.

Cependant la sœur Mâcha sermonnait Katkof.

— Quelle mauvaise idée vous avez eue, de lui prendre la main. Son frère la surveille avec une jalousie d'amant. C'est le seul défaut de ce garçon. Pour le reste il est charmant et il chérit sa sœur d'une tendresse rare...

Quand Olga et Djemlat arrivèrent à la table commune, ils furent accueillis par des exclamations de joie et de sympathie. La petite sœur évidemment était l'enfant gâtée de tous. On l'aimait pour sa bonté, pour sa politesse limpide et résolue, pour son dévouement de chien fidèle. On savait d'elle qu'un soir de danger, elle s'était couchée en travers de la porte d'une famille d'officier à qui elle s'était éperdument attachée. Rien n'avait pu la faire bouger.

Le maigre dîner s'achevait lorsqu'une estafette s'avança rapidement et annonça :

— Djemlat, vous êtes désigné pour la reconnaissance de la nuit.

Le jeune homme se leva, prit sa carabine, embrassa sa sœur et sortit de son pas alerte et silencieux de montagnard.

Quelques minutes après, Olga retrouvait ses blessés.

La nuit finissait. C'était l'heure où la lumière blêmit sans qu'il n'y ait encore de lueur du côté où monte l'aurore. L'isba-hôpital respirait sourdement, gémissait, délirait dans l'obscurité où vaguement vacillaient quelques flammes. Olga dormait sur deux chaises d'un sommeil léger, attentif. On frappa à la porte. Elle sursauta et ouvrit. Deux hommes soutenaient un corps roulé dans une couverture qu'un râle secouait. L'un d'eux chuchota :

— Le lieutenant Djemlat avec une balle dans le cou. Très grave.

Les paupières de la jeune fille battirent violemment et elle dit dans un murmure tremblant :

— Bien. Couchez-le à la place libre près de la fenêtre, doucement, et courez chez le docteur.

En sortant le plus âgé des soldats souffla à son camarade :

— C'est sa sœur. On n'aurait pas dû l'amener ici.

Fiévreusement elle releva la couverture et découvrit le beau visage brun aux lèvres fières et au nez courbe, déjà pincé. Djemlat, sans connaissance respirait encore, mais elle vit de suite qu'il était perdu. Un frisson la parcourut, la courba sur lui, immobile.

Le docteur la surprit ainsi. Il examina le blessé et la jeune fille.

— Pauvre petite, dit-il simplement. Je vais vous envoyer quelqu'un.

— Oh ! non, docteur, je vous en supplie. Je sais qu'il n'y a rien à faire. Laissez-moi seule avec lui.

Une vibration impérative animait sa voix, et le vieux médecin s'en alla après l'avoir embrassée.

Olga s'étendit près du mourant, saisit sa main, la porta à sa bouche, et, les prunelles dilatées, écouta son râle uniforme qui s'affaiblissait. Bientôt elle n'entendit plus rien que la rumeur douloureuse des autres.

L'ombre, au dehors, devenait livide ; le soleil se levait derrière les montagnes. Olga les voyait par la fenêtre, plus géantes et plus proches dans la lumière indécise. Une brise fraîche qui en venait, chargée d'arômes mouillés, la fit tressaillir. Comme hypnotisés, ses doigts errèrent sur le cadavre et s'arrêtèrent à la ceinture qui bombait sur le grand poignard du Caucase.

Avec soin, pour ne pas heurter le fer, elle le tira du fourreau damasquiné. La lame courbe eut une étincelle vague et s'enfonça d'un coup dans la poitrine de la petite sœur.

Et l'on sut ainsi que la sœur de Djemlat était sa fiancée.

FIN

{1} Pousse-pousse japonais.

{2} Les conducteurs de voiture.

{3} Dans les langues asiatiques parlées par les peuples du Caucase, ce terme désigne un groupe de maisons, un hameau, ou un village.

Table des Matières

NAKI LE KOUROUMA
LE BEAU MASQUE
CONFESSIONS D'HAWAI
UNE INSOMNIE
LE BARBIER DE L'EMPEREUR
UNE PARTIE DE BRIDGE
PLUS FORTE QUE LA MORT
LA COLERE DE SEU-LAN-HI
LE REVEILLON DU COLONEL JERKOF
LE SUICIDÉ
LE TOCSIN DE PAQUES
LE TYPHIQUE
UN TOUR DU DIABLE
LE COMMISSAIRE DE LA MORT
LA LOI DES MONTAGNES